

FLORÉAL

REVUE LIBRE D'ART & DE LITTÉ-
RATURE. — FREIE RUNDSCHAU
FÜR KUNST UND LITTERATUR

Franz Clement - Richard Dehmel
Ernest Gaubert - Remy de Gourmont
Marcel Noppeney - René Schmickrath - Louis Thomas
Jos. Tockert - Math. Tresch.

N° 11

21 III 1908

LUXEMBOURG

JOSEPH BEFFORT
IMPRIMEUR

FLORÉAL

SOMMAIRE DU N° 11.

INHALTSANGABE VON N° 11.

MARCEL NOPPENNEY:	<i>Remy de Gourmont</i> (étude litt.)...	Page 65
FRANZ CLEMENT:	<i>Romantiker-Briefe</i>	Seite 71
REMY DE GOURMONT:	<i>Des Pas sur le Sable</i>	Page 76
RICHARD DEHMEL	<i>Ein Wettlauf</i> (Skizze).....	Seite 81
ERNEST GAUBERT:	<i>Jeunes filles</i> (Poésie).....	Page 84
MARCEL NOPPENNEY:	<i>Ernest Gaubert</i> (notes bio-bibliog.).	" 85
FRANZ CLEMENT:	<i>Mein Trost ist der Tod</i> (Gedicht):	Seite 86
MARCEL NOPPENNEY:	<i>La vision des Poètes</i> (Poème)	Page 87
FRANZ CLEMENT:	<i>Beate, die Sehnsucht</i> (Skizze)....	Seite 90
LOUIS THOMAS:	<i>L'oubli</i> (Conte).....	Page 94
J. TOCKERT:	<i>Melusinens Erlösung</i> (Novelle)....	Seite 98
MATH. TRESCH:	<i>Comment naissent et meurent les dieux</i> (Etude) fin.....	Page 109
FRANZ CLEMENT:	<i>Deutsche Litteratur</i> (Monatsrundschau)	Seite 125
MARCEL NOPPENNEY:	<i>Bibliographie</i>	Page 129
MARCEL NOPPENNEY:	<i>Les Revues</i>	" 133
RENÉ SCHMICKRATH:	<i>Les Revues</i>	" 133

Les manuscrits non insérés ne sont rendus que sur demande expresse de l'expéditeur, accompagnée des frais de port.

Unverlangte Manuskripte werden nur zurückerstattet, wenn Rückporto beiliegt.

Les Hôtels recommandés.

LUXEMBOURG

Grand Hôtel Brasseur — Beyens-Wehrli, propr.
Hôtel de l'Ancre d'or — Angelsberg, Propriétaire.
Hôtel Niedner, Place d'Armes — Niedner, Propr.

BEAUFORT (Petite Suisse luxembourgeoise)

Hôtel Bleser — J. Bleser, Propriétaire.

DIEKIRCH

Hôtel des Ardennes — M^{me} Nelles-Heck, Propriét
Hôtel du Midi — Kohn frères, Propriétaires.

MONDORF-LES-BAINS

Grand Hôtel de l'Europe — M^{me} Diderrich, Prop.

Restaurants recommandés.

LUXEMBOURG

Au petit Duval — Boulevard du Viaduc.
Restaurant „Zum Münchener Kindl“ — rue Philippe.
Restaurant Niedner — Place d'Armes.

Les Cafés recommandés.

LUXEMBOURG

Café Amberg — Rue de la Porte-Neuve.
Café du Commerce — Place d'Armes.
Café Français — Place d'Armes.
Café Jentgen — Place d'Armes.
Grand Café — Place d'Armes.

DIEKIRCH

Café de l'Esplanade — Esplanade.

Nach Vorschrift
des berühmten
**Doctor
Boerhaave**
bereitet
ist



**BUFF'S
BITTER**

der beste
der Welt!

Alleiniger Fabrikant
Ludwig Buff Nachfg.
Echternach
Überall zu haben.

LUCIEN CAHEN

GRAND'RUE LUXEMBOURG GRAND'RUE

Grand
choix de

CIGARES

DE TOUTE PROVENANCE

BOCK — HENRI CLAY — LOPEZ — EDEN —
ALBUERNE — HAMBURGS STOLZ — DIPLOMATOS

CIGARETTES ○ LÆWES PIPES ○ TABACS FINS

EN VENTE

à la librairie **Bück**, rue du Curé, Luxembourg, tous
les ouvrages mentionnés dans „Floréal.“

Alle in „Floreal“ erwähnten Bücher sind zu haben
in der **Hofbuchhandlung Bück**, Pastorstrasse.

REMY DE GOURMONT.

Non plus que je ne le fis pour Verlaine, Paul Fort ou Rachilde, je ne tenterai ici l'exégèse de l'œuvre de Remy de Gourmont. En vérité, il me conviendrait peu de dire à ce sujet des choses définitives et de les dire en quelques lignes; j'estime aussi qu'il n'en est point de plus propre à inquiéter le vulgaire et à le rebuter; on ne se plaît à Remy de Gourmont qu'arrivé à un degré de culture déjà élevé. Il est impossible de l'aborder sans préparation et sans une veillée des armes spirituelle, tant il semble avoir repris, à notre usage mental, les coutumes de la féodalité: ce gentilhomme normand est de la plus haute aristocratie intellectuelle.

Mais pour ceux-là même qu'une initiation soignée a longuement préparés, l'œuvre de Remy de Gourmont est toujours surprenante et nouvelle. A la lire on commence par éprouver une complète sécurité, car l'auteur est le guide sûr des problèmes de l'esprit; il vous tend la main, comme à un enfant, et, comme un enfant, on s'y cramponne avec une bravoure rassurée; puis, au bout de la route, de sa route, il vous abandonne en souriant et disparaît, vous laissant sans pitié le soin solitaire et difficile du retour.

Pour la première et, jusqu'à présent, seule fois j'aperçus Remy de Gourmont en des circonstances que ma

mémoire se plaît à me préciser, tant l'ambiance, ce jour, s'identifia à l'impression que me laisse son œuvre; depuis, au sujet d'un livre que je publiai, au sujet de cette revue à laquelle il veut bien nous faire l'honneur de collaborer, il m'écrivit des choses aimables. Mais de cette rencontre, que, étudiant, je fis sur les quais de la Rive gauche où nous poussait une commune passion des livres, l'évocation, plus intensément, persiste: je le vois encore: Un cache-nez l'enclot, une pèlerine le couvre; il s'arrête aux étalages, en curieux avisé et fureteur. Puis il contemple cette chose unique au monde, cette inoubliable harmonie de lignes, de couleurs, de vibrations qu'est, entre des palais et des cathédrales, la fuite de la Seine sous le ciel subtil de Paris

De ce spectacle d'une perfection irréalisable, mon souvenir ne sépare pas celui qui le rehaussait encore de son attention. Tant de gens passent les ponts que n'émeut pas la perspective glorieuse de ce Fleuve et de cette Ville! Trop de lecteurs sont indifférents à cette œuvre parfaite qui va de *Sixtine* aux derniers *Epilogues*. Comme l'atmosphère lumineuse dans cette vision souveraine, dans l'œuvre de Remy de Gourmont l'intelligence triomphe! Certes, l'harmonie du style et la richesse de la langue de ce „rare écrivain“, d'autres aussi les possèdent; sa sensibilité n'est pas unique, ni unique son ironie hautaine et redoutable; il n'est pas le seul à être à la fois poète et romancier, historien et dramaturge, grammairien et artiste, et philologue universel:

helléniste, hébraïsant, latiniste et médiéval ; ou encore critique et philosophe. Mais, s'il est tout cela, il est mieux que tout cela : son esprit pénétrant et illuminé voit juste et voit loin ; explorateur du passé et des temps présents, il est aussi un précurseur ; ses verdicts littéraires et philosophiques seront ratifiés par l'avenir. Si je l'associe à Renan, „cet autre bénédictin“, c'est pour le juger supérieur. Son regard est plus clair, son goût plus sûr, son intelligence plus éclatante. Admirablement équilibré, son cerveau travaille d'accord avec ses nerfs ; il n'est pas un impulsif, il applique l'auto-critique, se contrôle, contrôle ses sujets et ses moyens d'expression ; enfin, intelligent autant que sensible, il jouit en artiste et raisonne en philosophe, décuplant ainsi la force jaillissante de sa prodigieuse vie intérieure.

* * *

Pour ceux qui n'inclinent guère qu'aux problèmes du sentiment et qu'à ceux de la langue, mais que décourage l'immense érudition de l'auteur du *Latin mystique* et de la *Littérature du Moyen-Age*, deux aspects de Remy de Gourmont sont à retenir : Le romancier et le critique, plutôt que le poète et l'auteur dramatique. Non que ce maître-ouvrier du travail de la pensée ne suscite pas en toutes choses une égale curiosité. Mais son exclusif symbolisme initial — et c'est lui-même qui en établit la définition : „Le symbolisme est l'expression de l'individualisme dans l'art“ — procède d'une individualité trop jeune pour ne pas être essen-

tiellement égoïste. De là l'intérêt forcément restreint de ses premières œuvres et leur manière depuis abandonnée ; non qu'il la jugeât mauvaise sans doute, mais parce que sa personnalité changeait et évoluait au plus profond de son être, se généralisait, s'humanisait. De son symbolisme primitif il devait bientôt ne plus garder que les théories.

Romancier, le conteur du *Fantôme*, du *Château singulier*, du *Pèlerin du Silence*, de *Phénissa* devient l'auteur des *Chevaux de Diomède*, «apologie de l'amour voluptueux, souriant et léger»,*) du *Songe d'une femme* «où la chair et la rêverie sont si admirablement unies.»*) Il devient surtout celui de ce tout récent *Cœur virginal*, pur chef-d'œuvre, sensuel et chaud, et si délicat, d'une grâce si heureuse, d'une si délicieuse et naturelle ivresse! Critique et philosophe, le peintre de la galerie des *Masques* symbolistes devient, peut-on dire, l'un des grands-maîtres de la langue et de la pensée françaises contemporaines. Pour qui sait proportionner les valeurs il est hors de doute que l'influence de Remy de Gourmont est actuellement la plus importante et la plus décisive qui soit. Elle le restera : *L'Esthétique de la langue française*, la *Culture des Idées* et le *Problème du Style* sont la trilogie (à laquelle vient s'ajouter le *Chemin de Velours*) de l'art d'écrire ; mais Remy de Gourmont se défend bien de vouloir l'enseigner, cet art mystérieux que Monsieur Antoine Albalat nous offre

*) Pierre de Querlon.

en vingt pillules. „Or, dit-il, le *problème du style* est insoluble dans le sens où M. Albalat a voulu le résoudre. On n'apprend pas à écrire, c'est-à-dire à acquérir un style personnel ; sans quoi rien ne serait plus commun, et rien n'est plus rare. C'est le côté pédagogique de la question et le côté vain. Le véritable problème du style est une question de physiologie.“

On voit que, à ne point „enseigner“, il n'en donne pas moins des indications précieuses. Un conseil négatif est encore un enseignement !

Dans l'œuvre critique et philosophique de Remy de Gourmont il importe avant tout de relever telles pages sur *l'Idéalisme* et telles autres, fameuses entre toutes, sur la *Dissociation des idées* ; mais je n'en essayerai pas ici l'analyse. Aussi bien n'analyse-t-on pas des choses aussi anxieusement parfaites, où il n'est rien qui ne soit dans l'harmonie de la pensée et dans la ligne du style. Comme cette perspective souveraine à laquelle le lie mon souvenir, Remy de Gourmont ne se dévoile qu'à ceux qui sont faits pour le comprendre.

MARCEL NOPPENEFY.

Remy de Gourmont est né le 4 avril 1858 au château de la Motte à Bazoches-en-Houlme (Orne). Vit à Paris — Oeuvres principales (parues presque toutes au *Mercur de France*) : Almanach de l'Ymaginier. — Aucassin et Nicolette. — Le Château singulier. — Le Chemin de velours. — Les Chevaux de Diomède. — Un Cœur virginal. — La Culture des Idées. — Epilogues, 63 vol. —

Esthétique de la Langue française. — Le Fantôme. — Histoires magiques. — Histoire tragique de la Princesse Phénissa. — Le Latin mystique. — Le I^e Livre des Masques. — Le II^e Livre des Masques. — Lilith. — Le Miracle de Théophile. — Les Oraisons mauvaises. — D'un Pays Lointain. — Le Pèlerin du Silence. — Physique de l'Amour. — La Poésie Populaire. — Le Problème du Style. — Promenades Littéraires, 2 vol. — Promenades Philosophiques. — Proses Moroses. — Les Saintes du Paradis. — Simone. — Sixtine. — Le Songe d'une femme. — Théodat. — Le Vieux Roi. — Une nuit au Luxembourg. — Les poésies de Saint-Amand.

ROMANTIKER-BRIEFE. *)

Romantisch hieß lange Zeit gefühlvoll sein mit ein bißchen Ueberspanntheit. Und der deutsche Philister hielt es für einen erlaubten Luxus, ab und zu auch mal „romantisch“ zu sein; die Romantik als Literaturperiode galt den oberflächlich Gebildeten in derselben Gedankenrichtung lange Zeit als die Renaissance des deutschen Gemütes. Die eingeweihten Kreise haben das freilich selten genug angenommen, aber es geschah in Büchern und Presse nicht genug, um diesen Begriff von „Romantik“ und „romantisch“ gebührend umzuwerten.

Als die Renaissance des deutschen Gemütes gilt heute wohl die Romantik nur mehr etlichen frisch-fromm-fröhlichen Enthusiasten. Dann hätte Goethe ja umsonst gelebt, Goethe, der Gretchen und Klärchen geschaffen. Im Gegenteil weiß man heute mehr und mehr, daß die romantische Literaturperiode von Menschen gemacht wird, die alles eher als gemütvoll waren, die zur reinen Sehnsucht und zur reinen Liebe viel zu viel Chaos in sich trugen. Die Gärung, in die das historische Phänomen Goethe und seine genialen Vor- und

*) Romantiker-Briefe. Herausgegeben von *Friedrich Gundelfinger* Jena, Eugen Diederichs, 1907. Preis broschiert 9 Mark.

Mitläufer die germanische Welt geworfen hatten, erfasste diese Nachgeborenen. *Sie* führten dieselbe zu Ende, indem sie dieselbe durchmachten, in sich beschleunigten und hauptsächlich mit der Kraft aussergewöhnlichen *Verstandes* und ästhetischen *Findersinnes*, nicht aber mit dem sogenannten deutschen Gemüt überwandten. Und ihr Erbe genossen sie wie alle Geizhalse, die emsig Schätze aufhäufen, nicht mehr selbst; dieses Erbe wurde angetreten und verwertet vom ganzen neunzehnten Jahrhundert.

Das ist also vielmehr Kompliziertes, wie es auf den ersten Blick aussieht. Wir verdanken es den Forschungen Hayms u. a., der Einfühlungsfähigkeit Ricarda Huchs, dass wir von der Romantik heute dieses Bild haben. Und der Verlag Diederichs, der für die Erkenntniss und die Popularisierung der Klassik und Romantik schon so viel getan, bringt zur rechten Zeit diese von Gundelfinger herausgegebenen ausgewählten Romantiker-Briefe auf den Markt.

In ihnen reden zuerst die romantischen Persönlichkeiten und durch sie und aus ihnen die romantischen Ideen und Kunstbestrebungen. Die romantische Frau ist Caroline; sie wird sekundiert und ergänzt durch Dorothea. Caroline geb. Paulus ist nur Caroline, nicht Caroline Schlegel und auch nicht Caroline Schelling; in alle Zeiten hinein wird diese Frau, eine der eigenartigsten und stärksten weiblichen Persönlichkeiten der deutschen Kultur, nur mit dem Vornamen genannt

werden; sie bleibt ihren Männern gegenüber Herscherin und war ohne Zweifel die grösste Lebenskünstlerin der Epoche. Sie charakterisiert in allem sich selbst, nicht ganz ungeschminkt — denn Ungeschminktheit erschien ihr als das Vorrecht hässlicher Naturen —, aber jedenfalls offener und treuer als Dorothea. Sie steht hier vor uns als Muse und Mutter, als Geliebte und Liebende, in ihrem bald einfältig-triebhaften, bald unruhig-kunstvollen Suchen nach Liebe, Genuss und Vervollkommnung. Sie ist oft sonderbar und egoistisch, niemals ganz unsympathisch. Genau wie ihr Bild, das dem Bande vorgesetzt ist, und das ein Gesicht gibt, woraus Zärtlichkeit und schalkhafte Anmut fliessen.

Es erstehen die beiden Schlegel: Wilhelm, der kluge, über kluge Verstehener und Verwerter, Friedrich, der Schlecker und Anreger, beides seltene Naturen, die weniger das Bild der Romantik bestimmen, als es widerspiegeln. Sie ergänzen sich, so, wie ihre Frauen sich ergänzen. Der Unsympathischste von beiden ist Friedrich, der Egoistischste trotz allem Wilhelm. Neben ihnen steht Schleiermacher, der als der romantische Theologe gilt und im Grunde eher der romantische Popularisator war. Der Theologe der Romantik ist Friedrich Schlegel und sicherlich ist er dabei der unfrömmste der ganzen Schule gewesen. Seine immer wieder auftauchenden religiösen Bestrebungen können einem wegen ihrer Phantastik und Dunkelheit nur ein Lächeln abnötigen; er scheiterte ja gerade in einem fanatischen Katholizis-

mus, weil nichts weniger in ihm entwickelt war als das Organ des religiösen Denkens. Und er selbst spricht über Schleiermachers religiöse Bestrebungen das richtige Wort; er schreibt an Novalis, Schleiermacher sei kein Apostel, aber ein geborener Rezensent aller biblischen Kunstreden.

Von diesen drei kommt in den Briefen keiner schlecht weg; die sie schreiben, trauen denen nicht, an die sie gerichtet sind und fällen nur gefärbte, mindestens abgetönte Urteile. Desto kräftiger geht's ab und zu über Tieck her, der nicht so liebenswürdig gewesen sein kann, wie man im allgemeinen glaubt. Auch Novalis kriegt seine Hiebe und Schelling nicht minder; bei diesem starken Temperament verschlägt kaum etwas. Schelling war sicherlich der unromantischste Charakter der Romantik; und wenn man Dilettantismus und Genußsucht, Eitelkeit und Egoismus als die Schattenseiten der romantischen Lebensläufe ansehen darf, sticht Schellings Tatlleben angenehm ab. Es ist charakteristisch, daß er und Caroline sich fanden; das ist eine schöne Ergänzung gewesen, eine Ergänzung ohne Gegensätze. Viel redet man zuletzt noch von Goethe, oft widerspruchsvoll und lächerlich einseitig, oft klug und mit scharfsinniger Erkenntnis der Schwächen des alten Goethe; nur einmal möchte man der Dorothea zurufen, sie solle über sich und die Welt nachdenken, wenn sie in Goethe nur ein *mittelmässiges Talent* sieht.

Ich hob das Persönliche an diesen Briefen besonders

hervor, auf die in ihnen entwickelten Ideen kann ich hier nicht eingehen. Wenn man über die Romantik nicht gleich ein Buch oder wenigstens einen langen Essai schreibt, soll man nicht über ihre Ideen schreiben. Man setzt sich der Gefahr aus, mißverstanden zu werden und steht diesem Reichtum machtlos gegenüber. Gundelfingers Auswahl schaltet alles Rein-Persönliche systematisch aus; und doch wirkt das Persönliche in dieser Zusammenstellung noch außerordentlich stark. Wie wäre es mit einer ergänzenden Sammlung, in der eben das Persönliche in den Vordergrund treten würde?

Die Einleitung der Herausgeber ist lesenswert und geistreich. Von einigen Paradoxen abgesehen, führt sie in die Sammlung lebhaft ein.

FRANZ CLEMENT.

DES PAS SUR LE SABLE . . .

Le peuple, c'est tous ceux qui ne comprennent pas. Il y a des ducs parmi le peuple; il y a des académiciens. Le peuple, c'est très bien composé.

* * *

Des gens pleins de morale parlent. Tout ce qu'ils jugent criminel, je le pratique ou je le pense. Et pourtant . . .

* * *

L'altruiste est un égoïste déraisonnable: il voudrait modeler tous les hommes sur sa propre sensibilité.

* * *

Aimez-vous les uns les autres. Comme cela, sans se connaître? Non, non: un peu de pudeur, un peu de dignité.

* * *

Non seulement l'âme n'est pas immortelle, mais il n'y a qu'elle de mortelle. Un homme périt: les éléments de son corps survivent et se transforment; son esprit disparaît.

* * *

Il est honteux d'avoir honte de ses plaisirs.

* * *

Être au-dessus de tout. Mépriser tout et aimer tout. Savoir qu'il n'y a rien et que ce rien, pourtant, contient tout.

* * *

Mépris biblique de la femme: „Tu ne prendras pas la femme de ton voisin, ni son bœuf, ni son âne.“

• • •

Mépris administratif de la femme: Dans notre statistique des douanes, les cheveux de femme sont classés parmi les „dépouilles d'animaux.“

* * *

Quand ils étaient exemptés du service militaire, les instituteurs et professeurs étaient fervents patriotes. N'étant plus exempts, ils sont devenus non-patriotes. Quoi de plus humain? Croit-on que le plus honnête forgeron forgerait avec beaucoup d'entrain des chaînes qui lui seraient destinées?

* * *

Pour être vrai, un roman doit être faux.

* * *

Le roman historique: il y a aussi la peinture historique, l'architecture historique, et, à la mi-carême, le costume historique.

• • •

Être impersonnel, c'est être personnel selon un mode particulier: voyez Flaubert. On dirait en jargon: l'objectif est une des formes du subjectif.

* * *

Proudhon a dit: „Après les persécuteurs, je ne sais rien de plus haïssable que les martyrs.“ N'ayant pas trouvé cela, j'ai du plaisir à le copier.

* * *

Dispute des sorciers. L'abbé Roussin, vicaire du schismatique évêque Vilatte, disait: „Quoi qu'ils prétendent, je fais descendre Jésus-Christ sur l'autel, aussi bien que les Romains.“

* * *

Rousseau écrivait à la marquise de Créqui, au mois de juillet 1764: „ . . . Quoique je sois trop bon chrétien pour être jamais catholique.“ Osez donc, vous autres, retourner le mot et dire: „Je suis trop bon catholique pour être jamais chrétien.“

* * *

Vous admirez Polyeucte, les anti-païens qui renversaient les idoles? Admirez donc aussi les anti-chrétiens qui incendient les églises, ou bien mettons-nous d'accord et disons: „Polyeucte était un de ces anarchistes militants dont aucun état policé ne peut tolérer les dangereuses fredaines.“

* * *

Être vu. L'homme de lettre aime non seulement à être lu, mais à être vu. Heureux d'être seul, il serait plus heureux encore, si l'on savait qu'il est heureux d'être seul, de travailler dans la solitude des nuits, sous sa lampe; et il serait tout à fait aise, lorsqu'il a clos sa porte, que sa bonne la rouvrît pour un visiteur, qu'elle montrât à l'importun, par l'entrebaillement, l'homme de lettres heureux d'être seul.

* * *

L'homme commence par aimer l'amour et finit par aimer une femme.

La femme commence par aimer un homme et finit par aimer l'amour.

* * *

Portrait de M. ***: Il semble assis dans sa barbe.

* * *

Logique. Le 22 octobre 1789, afin de montrer aux yeux la condition misérable des paysans français, l'Assemblée Nationale se fit présenter un „serf du Jura“, âgé de cent vingt ans.

De même, Coquerel, dans ses *Forçats pour la foi*, cite, pour attester la dureté du régime sur les galères du roi, une douzaine de galériens protestants plus que nonagénaires et qui «ramaient» depuis quarante ans.

* * *

Mot d'un vicaire de campagne à une dévote fort scrupuleuse: „Dieu n'est pas si bête que ça.“

* * *

Saint-Beuve n'a guère compris ses contemporains. Pourquoi? Il n'est pas le seul. On comprend rarement ses contemporains. Si nous paraissions comprendre les anciens, c'est peut-être qu'il n'y a plus en eux rien à pénétrer, qu'ils ne sont plus que des surfaces. N'y a-t-il pas de quoi rire en voyant, comme je l'ai vu, enfant, faire à M. Deltour, de vieux professeurs ratatinés se frapper le cœur, lever les yeux au ciel et dire: „Oh! Racine, cet ami de cœur! Racine! La passion de Racine!“ Tout n'est peut-être que geste, imitation, ressouvenir, rengaine.

— Elle vous oublie.

— Moi?

Les femmes, ça a une âme, une toute petite âme . . .

Dans l'œuvre de Carrière, trop de Christs, trop de maternités, trop de balivernes religieuses et sociales.

La maternité, c'est beau, tant qu'on n'y fait pas attention. C'est vulgaire, dès qu'on admire.

Il a connu Claude Bernard, Flaubert, Barbey d'Aurevilly, Goncourt, Manet, Villiers de l'Isle-Adam, Renan, Taine, Pasteur, Verlaine, Tarde, Mallarmé, Puvis de Chavannes, Marey, Gauguin, Curie, Berthelot; il connaît Rodin, Ribot, Renoir, France, Quinton, Monet, Poincaré, — et il se plaint! Il crie à la décadence de sa patrie: Ingrat!

REMY DE GOURMONT.

EIN WETTLAUF. *)

VISIONÄRE SKIZZE.

Der Wettlauf soll eben beginnen. Die Ausgelooosten stehen bereit, vor dem festlich geschmückten Wigwam des Zauberpriesters.

Ich weiß, ich selbst bin der Priester im Zelt. Ich liege starr im Zauberschlaf und fühle mich Jahrtausende alt. Ich sehe in meinem dunkeln Gemach alle Dinge von ihrem Innenlicht schimmern und lenke im Geist jeden Griff und Schritt, den meine Krieger draußen tun. Schon will ich die Hand meines Wächters bewegen und das Zeichen zum Aufbruch geben lassen.

Da legt eigenwillig der Häuptling Kjugi den roten Zeigefinger seiner braunen Linken auf die hellblaue Sonne, mit der die Haut ob seinem Herzen bemalt ist, und seine gelbgesternte Rechte auf den Revolver, der an dem Hüftring seines Gürtels blitzt, und ruft: Laßt mich allein mit dem fremden Krieger laufen!

*) Von Dehmel sprach ich schon an dieser Stelle und verehrte in ihm die stärkste Kraft der deutschen Dichtung unserer Tage. Wir haben die große Freude, ihn in dem vorstehenden Original-Beitrag, den der Dichter uns zur Verfügung stellte, wirken zu lassen. Und zwar auf eine weniger gekannte Art. In Prosa. Es ist unbillig, Weiteres hinzuzufügen. Der Kritiker soll nie mehr als seine Schuldigkeit tun: hinzuweisen und zu deuten. Über diese Grenze hinaus beginnt die Geschmacklosigkeit und Anmaßung.

Und es geschieht. Bald sind die Beiden allein, zwischen den endlosen Hügelketten.

Der Häuptling läuft und läuft. Die Sonne des Himmels taucht manchmal schon unter ins graue Moosmeer seiner welligen Bahn. Er läuft und horcht und will nicht hinter sich blicken, bis er den Fremden zusammenbrechen hört.

Die Hügel beginnen sandbleich zu glühen; nur in den Talschatten nistet noch Moosgrund. Der Häuptling läuft und horcht so heiß, daß er bald nichts mehr hören wird. Die blaue Sonne ob seinem Herzen ist fast zerschmolzen; der gelbe Stern auf seiner Rechten schwimmt in Schweiß. Der Häuptling blickt hinter sich.

Der Fremde steigt langsam zu seiner Linken über den nächsten Hügelkamm. Er sieht so leicht aus wie ein Schemen; sein grauweißer Kopfputz glänzt silbern im Abendlicht. Er steht und lächelt.

Dem Häuptling quellen die Augen vor Zorn. Er keucht: was bleibst du noch hinter mir? lauf, wie du sollst, der du schnell bist wie ich! Und seine Rechte befühlt den Revolver.

Der Fremde steht und glänzt und lächelt. Lauf, wie du willst! entgegnet er tonlos; ich kann nicht anders als hinter dir bleiben. Er sieht auf einmal fast leichenhaft aus; sein Kopfputz gleißt wie Geisterhaar. Stolz lacht Kjugi der Häuptling.

Er läuft, wie er will; der Fremde bleibt hinter ihm. Die Sonne des Himmels ist untergegangen. Die Hügel

dehnen sich endlos ins Bleiche; auch in den Tal-schatten nistet kein Moos mehr. Der Häuptling Kjugi watet im Sande; der Fremde bleibt immerfort hinter ihm.

Der Häuptling Kjugi watet in Schweiß. Der Stern seiner Rechten ist längst zerflossen. Die Sterne des Himmels beleuchten das Rot, das von der Spitze des Zeigefingers auf seine linke Lende rinnt; bald ist er so braun wie bei seiner Geburt. Er blickt von neuem hinter sich.

Der Fremde steht wieder zu seiner Linken, im Dunkel des nächsten Hügeltals. Sein Haar ist grau wie das Moos am Abend; ob seinem Herzen aber starrt eine fahle hellblaue Sonne. Lautlos lacht er.

Dem Häuptling Kjugi wanken die Kniee. Er röchelt: wer bist du? Der Fremde lacht.

Der Häuptling reißt den Revolver vom Gürtel. Wer bist du?! schreit er ins Dunkel.

Der Fremde regt eigenwillig die Rechte. Ich bin der Geist Kjugi — haucht er und hebt sie; der Häuptling sieht einen gelben Stern.

Er sieht die hellblaue Sonne starren — er sieht eine Hand den Revolverhahn spannen — über den Hügel zu seiner Rechten taucht wankend ein zweiter Kopfputz hoch — ein Knall blitzt durchs Dunkel und ein Schrei — zwei keuchende Krieger brechen zusammen — der Sieger hat sich ins Herz geschossen.

Und ich erwache —: wer bist du, Traumgeist? —

JEUNES FILLES.

Vos rires et vos jeux n'éveillent plus, au bois,
 Le frisson caressant des ramures nouvelles,
 Fillettes qui partez avec les hirondelles,
 Par une après-midi de septembre sans voix.

On n'entend plus vos pas parmi les feuilles sèches
 Et les noisetiers nains n'accrochent plus les fleurs
 De vos grands chapeaux clairs aux mouvantes couleurs
 Et vos bras nus et veloutés comme des pêches.

Et la surprise de vos mains devant mes yeux !
 Madeleine, Marie, Andrée ou Marguerite,
 N'a plus troublé mon cœur de cette ombre subite
 Où s'agitait, entre vos doigts, un peu des cieux . . .

Et vos doigts qui tressaient mes jours et vos guirlandes
 Avec un geste fier et charmant où saignait
 Le feu des bagues, dans le couchant apaisé,
 Suscitaient un printemps d'aurore et de légende.

Voici que, dans le soir, j'entends vos pas légers
 Et vos robes traîner sur les fleurs et la mousse
 Cependant qu'à mon front, délicieuse et douce
 Une image adorée incline son baiser.

O jeunes filles qui chantez près de mon cœur,
 Voici les jours d'amour. Votre ronde est déclose
 Et pour des jeux plus forts, vous tendez la fraîcheur
 De vos gorges en fleurs pareilles à des roses . . .

Et j'ai posé, ce soir, ma tête sur ton sein
 D'où renaît le bonheur des premières ivresses
 Et comme aux soirs de notre enfance, tu caresses
 Mes yeux lassés en les fermant sous tes deux mains.

ERNEST GAUBERT.

ERNEST GAUBERT est né en 1881 à St.-André de Sangonis (Hérault) d'une vieille famille de paysans et de soldats. Elève au lycée de Montpellier il fondait en 1897 avec Pierre Hortala et Marc Varenne une revue *l'Aube Méridionale*, qui dura deux ans, puis, à Paris, en 1899 la revue *la Vie* avec Louis Payen et Henri Deslisle. — Il a collaboré à la *Plume*, à *l'Ermitage*, à la *Revue Hebdomadaire*, au *Courrier Français*, au *Mercure de France*, à la *Revue universelle Larousse*, à la *Revue*, à la *Nouvelle Revue*, à *l'Intransigeant*, au *Soleil*, à la *Presse* etc. etc. — **Bibliographie:** *Romans:* Flore d'Eveil. — Sylvia. — Les petites passionnées. — Vendanges d'Amour. — L'Amante et la captive. — *Poésie:* Vers les lointains Echos. — Les Vendanges de Vénus. — Les Roses Latines. — *Critique:* La Poésie tchèque. — Pierre Louÿs. — Jean Lorrain. — François Coppée. — Rachilde. — La Nouvelle Littérature. — Anthologie de l'Amour Provençal. — Trois Moralistes. — La sottise espérantiste.

En outre il a fait jouer à la Bodinière *L'Une et l'Autre* (1 acte en coll. avec Serge Raffalovich), aux Bouffes-Parisiens *Le Retour de Chérubin* (1 acte en vers) et dans quelques jours le Théâtre des Arts fêtera la centième de *Quand on tenait la poule* . . . (parue dans la *Nouvelle Revue* sous le titre: *La Poupée*).

On voit que M. Ernest Gaubert n'a pas perdu son temps.

M. N.

MEIN TROST IST DER TOD.

Ich bin Herr!
denn ich darf mich töten,
wenn der Tag mir zu hell
und die Seele nicht freudig genug,
wenn die Nacht mir zu schmeichelnd,
zu herrschend ruft.

Drüben ist Trost und Tod
und geretteter Seelen Duft;
hier sind Mann und Weib
in einen verwunschenen Leib
gekerkert.
Und müssen sich im Rausche quälen,
bis ihre Seelen
in Feigheit verschwelen.

Doch ich bin Herr!
denn ich darf mich töten,
wenn meiner Geliebten Kupferhaar
so schal wie der Rest des Lebens war.

Herbst 1906.

FRANZ CLEMENT.

LA VISION DES POÈTES ¹⁾

(FRAGMENT).

A Gilbert, à Malfilâtre, à André Chénier, à Gérard de Nerval, à Tristan Corbière, à Villiers de l'Isle-Adam, à Charles Baudelaire, à Paul Verlaine, à Oscar Wilde, à Emmanuel Signoret, à Alfred Jarry, à Mécislas Golberg, à tant d'autres à tous ceux qui vécurent honnis, méprisés, incompris et grands; à tous ceux qui moururent pauvres, isolés, méconnus et grands.

Mais ceux qui sont restés, front nu sous la tempête,
 Qui n'ont point, sous l'assaut des vents courbant la tête,
 De leurs vœux impuissants appelé le matin,
 Qui n'ont point, compagnons désespérés et lâches,
 Désertant le devoir auguste de leurs tâches,
 Vers de paisibles ports fui leur âpre destin,
 Ont vu, continuant l'inéluctable route,
 Parmi les noirs rochers au carrefour du doute
 Le chemin en un cirque immense s'élargir,
 Et dans la déchirure énorme des montagnes,
 Ainsi qu'au Josaphat des bibliques campagnes,
 Un spectacle inouï devant leurs yeux surgir.

.

1) Extrait du „*Cantique éternel*“, poème en préparation. Les Poètes, en marche vers les cimes illusoire, voient, à chaque obstacle qui se dresse devant eux, leurs rangs s'éclaircir, leur nombre diminuer, jusqu'à ce que, d'épreuves en épreuves, la Poésie triomphante n'accueille plus au sommet que de rares élus. C'est ici une partie du deuxième épisode: Une vision d'horreur dans un décor de Walpurgis, puis le cortège des Poètes maudits.

Alors, au rythme lent des hymnes funéraires
Ils les ont vu passer, les Poètes, leurs frères
Les rêveurs évadés hors de l'humanité,
Les pèlerins lassés de l'incertaine route
Par les aubes d'orgueil ou les soirs de déroute,
Isolés dans la vie et dans l'éternité.

Ils les ont vu passer en longue théorie,
Hautains et solennels, et la foule en furie
Levait vers eux ses poings et hurlait ses effrois;
Et de les voir muets, indifférents et calmes
S'avancer dans la nuit, il semblait, sous des palmes,
Que marchait vers la mort un cortège de rois.

Ils les ont vus, drapés de misère hautaine
Ceux-là qui, succombant sous des clameurs de haine,
Moururent, quelque soir, dans un lit d'hôpital,
Ceux dont les pieds traînaient le boulet de la geôle,
Ceux qui, honnis et seuls, montraient comme un symbole
Leur cœur forgé d'étrange et souverain métal.

Ceux qui s'en sont allés porter leur belle tête
Aux bois des échafauds que dressait la tempête
Des peuples à l'assaut des vieux mondes rués,
Ceux que, pâles servants du vrai, la calomnie
Fit monter au bûcher de gloire et d'infamie,
Adorables martyrs, merveilleux et hués.

Et ceux-là qui, cherchant dans la mort volontaire
La redoutable clef de l'immanent mystère,
Ont fui le monde vil, serviteurs méconnus,
Et ceux encor marqués des stigmates du rêve
Qui défont trop tôt, avant que ne s'achève
Le chemin rocailleux trop dur à leurs pieds nus.

LA VISION DES POÈTES

Et la foule autour d'eux, hurlante mais craintive,
Clamait sa rage folle et crachait l'invective,
Sans voir que par l'envie et la haine grandis,
Ignorant la colère et dédaignant l'insulte,
Au milieu des clameurs, des cris et du tumulte
Montaient vers l'Idéal les Poètes maudits.

MARCEL NOPPENNEY.

BEATE, DIE SEHNSUCHT.

EIN FRAGMENT.

Es regnet!! Wer sehnte sich an Regentagen nicht nach Frauen. An ihnen ging mir zuerst die Sehnsucht auf nach Beate, nach der großen Unbekannten, eine Sehnsucht, die quält und saugt und doch alle Wunden vernarben läßt.

* * *

Nie mehr hat Beate mich verlassen. Sie geht an meiner Seite und ob in einsamer Stunde des Schaffens und der seelischen Qual, ob in den Nebeln der Welt und der Lust, wenn ich mit ganzer Seele hinhorche, höre ich das Rauschen ihrer Gewänder und den Atem ihrer Brust. Sie liebt nicht ihr eigenes Leben und hat nur Blut und Seele von mir, sie ist mein Gutes, meine Liebe, die sanften Kräfte meiner selbst.

Und doch hat sie Leib und Fleisch! Sie lebt in allen Frauen und alle Frauen sind sie, und keine ist ganz ohne sie. Wenn ich durch die Städte gehe und über die Fluren des Landes und durch die grabbewachsenen Straßen der Dörfer, dann grüßt mich dort ihre Hand, hier ihr Auge, drüben weht ihr Haar, das seidig und golden ist und leuchtet wie weit dahinten über den Bäumen das Wölkchen im Abendsonnenglanz.

Es sind Tage, wo sie mir ganz erscheint, wo sie das Wesen von Frauen annimmt, die ich sehe und nicht kenne, die ich verlasse und meide, sobald ich sie mehr denn einmal gesehen; dann sind sie sie selbst und nicht mehr Beate.

An einem Tage der Trauer und der Unmacht der Seele erschien sie mir als junge Wittwe in schwarzem weitem Gewande. Herb schloß sich ihr Mund mit den vollen saftigen Lippen, die noch nicht dünn geworden von der Sehnsucht des Leibes. Unter schwarzen Brauen schauten ruhig und kalt zwei blaue Augensterne und tauchten nieder auf den Grund meines Herzens, wie wenn sie alle Pein beschwören wollten. Dann senkte sich der Schleier über die weiße Haut und sie ging — die Wittwe ging.

Und ich war wieder allein.

* * *

So lebt mir Beate, treu und unergründlich, und ich harre wie die Gattin des heimkehrenden Kriegers.

So habe ich sie wieder einmal gesehen und wieder einmal nannte ich sie mein. Der Duft ihres Haares strömte in mich ein und ging von ihr aus wie ein seltener freudiger Kuß.

Ich saß im Birkenwalde, im Flimmerschatten der hellgrünen durchsichtigen Kronen, die vor der Sonne standen und die blassen wolligen Wolken durch ihre tausend Blättchen blicken ließen. Von unten her klangen

gedämpfte Horntöne und glitten herauf auf den Wellen des zarten Windes, der mit dem leichten Laubwerk koste.

Da blinkte ein Kleid auf zwischen den weißgrauen mageren Stämmen, und sie kam. Sie wars. Als junge Mutter mit ihrem rosigen lachenden Knaben. Schlank und sicher, wie aller Leiden bar, von keiner Qual der Mutterschaft getrübt und ihrer Schöne entkleidet, schritt sie dahin. Das goldblonde Haar trug sie wie eine Krone, und als sie hinter den Hecken verschwand, war es mir, als müsse sie drüben wieder aufleuchten wie eine neue Sonne.

* * *

Juliabendstille im kleinen Kurpark. Der Tag war verregnet und hatte die Sonne nicht erlebt. Und jetzt, wo sie hinter der massig nach Westen hingeleigten Wolkenwand den Untergang feiert, noch einmal segnend, noch einmal siegen wollend, liegt über den Bäumen, Wegen und Blumen ein silbernes Licht. Der Duft, den die schweren Regentropfen von den schwangeren Blütenkelchen gelöst, durchzieht die Luft. Aus dem grauen Weidenbaum heraus, der sich breit und behäbig am Bache gelagert, lockt ein Pirol.

Eine Sehnsucht nach Reinheit rührt mein Herz, daß es ruhig den Sinnen gebietet und den Mut hat, einmal sanft zu schlagen.

Über das Wasser, über die grünblauen Massen, die es umsäumen, schimmert vom andern Ufer her eine steinerne Göttin. Es ist nicht Venus, es ist die schenkende Flora, die aus roten Nelken und zartfarbigen Narzissen hervorwächst, den fruchtbaren Schoß in schämiger Geberde verhüllend.

— Das Steinbild wird mir Beate. — Eine Glocke dröhnt schwer durch die Luft; ich weine innerlich vor wehem Glück.

Die große Sehnsucht ist da! — Aus der nahen Villa tönt Lachen fröhlicher Menschen. Und ich bin allein, allein mit dem Glück der Sehnsucht.

L'OUBLI.

Un jour les hommes, fatigués de chercher à chaque instant dans leur tête l'image des plaisirs qu'ils avaient autrefois connus, demandèrent aux dieux de supprimer l'oubli, en sorte qu'ils aient à la fois la connaissance du présent et celle du passé, et qu'ils soient les maîtres de toute leur existence.

A cette prière étrange, il y eut dans les nuées un formidable éclat de rire: c'était Mars qui ne comprenait point; Vénus, près de lui, sourit en lui tendant les lèvres. Minerve, elle, hochait la tête. Cependant Mercure dit en ricanant à son père: „Donne-leur, ô grand Zeus, ce qu'ils désirent aujourd'hui; tu les verras bientôt se plaindre et réclamer un prompt retour à leur ancien état, car ils sont tels, que, même s'ils étaient dieux, ils ne seraient point satisfaits“. Zeus, qui, comme on le sait, n'aime rien tant que les plaisanteries,¹⁾ opina du bonnet, et Mercure s'envola vers le palais de l'Oubli.

„Ouvre, dit-il en arrivant devant la somnolente divinité, ouvre les portes de tes greniers. Zeus ordonne que tu rendes aux mortels les trésors et les maux que tu as en ta garde.“ Le dieu, sans bouger des coussins

¹⁾ Cf. *Amphitruon* de Molière; l'enlèvement d'Europe; l'électrocution de Danaë

où il était assis, leva le bras, et dans la cour du palais ce fut en un moment une troupe confuse d'ombres qui remuaient leurs membres, comme déliées d'un rêve. Il y en avait de tout âge et de toutes sortes, des vieillards, des femmes et des hommes qui ne parlaient point. Durant quelques instants on vit ces fantômes tourner en tous sens, semblables à des bêtes ou à des esclaves ivres; certains regardaient le ciel au-dessus de leur tête! d'autres pleuraient encore, inconsolés.

Tout d'un coup, une femme, vêtue seulement d'une écharpe de gaze, s'élança par la porte de l'Orient: elle frappait sur un tambourin en secouant derrière elle des grelots mêlés à des fleurs; c'était la Folie. Bientôt, d'autres femmes, se tenant par la main, la suivirent en dansant; elles chantaient des hymnes à la Joie et à l'ivresse de l'Eté. Puis par toutes les portes, les ombres s'essaimèrent. La dernière, qui partit seule par la porte du Sud, haussait les épaules et tenait la tête basse: c'était le philosophe.

Ces ombres marchant à travers les espaces, arrivèrent les unes précédant les autres sur la planète qu'elles avaient autrefois quittée. Les plaisirs, courant parmi les chemins avec seulement dans leur esprit l'image de contentement, avaient dépassé les peines, qui s'arrêtaient parfois, comme accablées par de terribles découvertes.

Les hommes, lorsqu'ils virent à côté d'eux tous les plaisirs des temps anciens, comprirent que les dieux avaient entendu leurs prières. Alors, ils se mirent à

crier aux portes des villes et sur les places : „Evohé! Evohé! les voici revenus, les plus doux de nos jours!“ Et ce furent pendant quelque temps des fêtes et des réjouissances.

Un soir, un homme de la campagne, qui rentrait chez lui après avoir passé la journée à boire avec des amis, vit venir sur la route une femme aux yeux brillants et noirs, qu'il avait connue autrefois : „Arrête-toi, lui dit-il; le temps de la joie est arrivé, et les hommes ne t'écouteront point.“ — „Au lieu de m'importuner, répondit la Trahison, tu ferais mieux de te presser et de rentrer chez toi : cela distrairait ta femme qui pense à ton frère . . .“ L'homme s'enfuit en marmonnant des injures et en serrant les poings.

Au bout de quelques jours, les gens s'entr'égorgeaient dans la Ville : la Rancune et son compagnon, le Remords, étaient parmi les hommes, qui leur avaient autrefois tourné le dos. Les faux serments, les traîtrises, les mensonges, toutes les bassesses par quoi se montre au jour l'inconstance et la vanité des mortels, tout reparaissait, comme ces gaz qui, voltigeant la nuit sur les marais, semblent nés de cadavres cachés sous ces eaux croupissantes. La vie, dénudée, laissait voir son corps immense et de longtemps flétri; plus de masque sur son visage gâté, les manteaux de parade avaient été rejetés pour courir plus vite sur les anciens ennemis.

Enfin le Philosophe parut sur l'Agora; il s'assit pesamment au pied d'une statue : „Plus d'illusions, dit-

il; une vieille marchande de fleurs, tandis que je passais devant elle m'a crié: *Tout n'est rien*. Et je n'ai pas voulu la contredire." Les hommes, à ces mots que la plainte des ventes leur portait, s'arrêtèrent et dirent: "O pourquoi, pourquoi est-il venu, cet oiseau de malheur?"

Et le sage dit encore: "Pourquoi? ah oui! pourquoi? Le sais-je? et le sait-il, celui qui, au lieu de nous gouverner, jongle avec les étoiles, et se trompe parfois?" Un adolescent plus blond que les blés quand ils commencent à jaunir, et dont l'étrange regard ressemblait au lever de quelque astre polaire, s'approcha du philosophe, et dans une révérence, se plongea un poignard dans le cœur.

Et c'est en entendant les sanglots de sa mère que Zeus, miséricordieux, ordonna à l'Oubli de reprendre sa tâche nécessaire, et de chasser loin des hommes les grandes choses de leur vie.

LOUIS THOMAS.

LOUIS THOMAS, fils d'universitaire, né à Perpignan, le 21 avril 1885; habite Paris — **Bibliographie:** *Lily* vers; *Les Flûtes vaines* (id.) *Les Cris du Solitaire* (id.) *La dernière leçon de Marcel Schwob sur François Villon* (essai) *La maladie et la mort de Maupassant* (id.) *Oeuvres d'Arthur Symons* (traduction) 3 vol. *Yette* (roman). *Les Poésies de Choderlos de Laclos*, publiées par Arthur Symons et Louis Thomas. — M. Louis Thomas n'a jusqu'à présent, collaboré qu'à 42 revues, y compris *Floréal!*

M. N.

MELUSINENS ERLÖSUNG.

EINE MONDSCH EIN-, NACHT- UND NEBELGESCHICHTE.

Eusebius Gottfried Blinz, der junge Herr Professor, war wieder einmal verteufelt gut aufgelegt. Er kam eben von der Einweihungsfeier der neuen elektrischen Hochbahn Breitenweg-Kopstaler Haide, und da war der Champagner gut gewesen. Der Herr Professor zwirbelte seinen Schnurrbart, dessen Spitzen zuletzt wie Blitzableiter zu beiden Seiten in die Höhe starrten, und lachte auf einmal laut auf. Er glaubte nämlich, es fange wieder einer der Festredner eine — die 25te — Rede an über die neue Ära und über Groß-Luxemburg. Als er sich umsah, war aber niemand in der öden Gasse als er, sein Schatten und die schele, schwellende Petroleumlaterne. Da lachte er nochmal und streichelte den Schnurrbart wieder grade.

Diejenigen, welche Eusebius Blinz' Lachen nicht kennen, könnten einem leidtun. Gewöhnliche Menschen lachen nur so nebenbei, ohne innern Drang, und sozusagen ohne Überzeugung. Aber Eusebius' Lachen ist wie der Gesang der Amsel: es klingt breit und behaglich inmitten der mageren und spitzen „Hi. Hi! He! He; Ho! Ho!“ der Alltagsmenschen; es schmettert und

tremoliert; es tönt wie Fanfaren und ist wieder ein stillvergnühtes Dolce; es wird nicht müde und setzt nicht aus, weder früh noch spät, weder Sommer noch Winter.

Aber an diesem Maiabend sollte Eusebius Blinzens Lachlust denn doch allmählich eingedämmt werden. Er blieb auf einmal stehen und zwickelte zur Abwechslung an seinem Stutzbart, dessen Spitze ohnehin schon vertikal nach vorne wies, wie das Sitzbrett einer Gartenschaukel. Er fühlte ganz deutlich: es arbeitete etwas in ihm und rang nach Bewußtwerden. In seinem Oberkopf klang und tollte es durcheinander wie drei Drehorgeln an einem Kirmesmontag. Aber daneben fühlte er ganz deutlich eine Unterströmung: die surrte und bohrte, als sei es ihr drunten zu enge, und sie sprengte auf einmal ihre Hülse und bemächtigte sich seines ganzen Kopfes. Es wurde ihm klar wie nie und duldete keine Widerrede: an diesem Abend mußte etwas Großes geschehen, und zwar durch ihn, Eusebius Gottfried Blinz, geschehen. Er zupfte Kinn- und Schnurrbart zusammen in ihre normale Stellung zurück und lugte hinauf zum Himmelszelt. Der verdammte Mond lächelte so schadenfroh hinter den Giebeln. Der Kerl war ja voll, oder vielmehr es war Vollmond. „Wenn der Mond voll ist, so ist er am erleuchtetsten“, sagte Eusebius halblaut und lachte mit zweimaligem Ansatz. Er liebte seine eigenen Witze mit der Liebe eines Vaters. Und für faule Witze hegte er eine für einen

Philologen verzeihliche Schwäche, das heißt, wenn sie an Edelfäule litten!

Doch drüben an der Straßenecke war ja ein Haus, das ganz schief stand. Schief wie der Turm zu Pisa! Nur daß es, verschieden von diesem, auch noch bedenklich hin und her wackelte. Da mußte unverzüglich geholfen werden: Denn welches Unheil konnte am Ende ein solch unsolides Haus in dieser soliden Stadt anrichten, wenn es zu Falle käme! Und er stemmte sich mit aller Gewalt gegen die Giebelmauer. Nicht umsonst hatte er in Zimmergymnastik seine Stärke erprobt und überdies eine lange Programmabhandlung „Über Sport und Spiel bei den Chin- und Japanesen“ geschrieben, die allerdings von seinen Landsleuten kaum nach Gebühr gewürdigt wurde. Als er nach geraumer Zeit sich umsah, war das Haus grade wie die andern. Kopfschüttelnd ging er weiter.

Auf einmal befand er sich in der Nähe der Schloßbrücke und des Bockfelsens. Die alte Ruine mit ihren Mauerstümpfen hob sich scharf von der Brückenbrüstung ab, und der Mond bildete um sie einen milchweißen Strahlenkranz. Ein Nachtvogel schoß oben hervor und senkte sich im Schatten der Mauer ins Tal hinab. Eusebius erkannte die Art sogleich: *Arix noctua* Linn., *varietas Alis ontiana*, und er freute sich seines hellen Kopfes und seiner noch helleren Wissenschaft. Da unten im Tal zog sich ein schwarzer Streif her bis zur Brücke und setzte sich an der andern Seite fort:

die Alzette. Teilweise spielte das Mondlicht an der Oberfläche und warf zitternde Reflexe nach oben. Das Wasser schien ihm wie eine große, schwarze Schlange, die ihren Schuppenpanzer im Monde spiegelte. Und die Nebel, die auf den Wiesen und an den Felsen brauten, sahen aus wie wallende weiße Schleier.

Gottlob! Spuk war ja nicht zu befürchten. Hoch ragten dort drüben die Türme des Münsters, zum Wahrzeichen, daß all die Gespenstergeschichten von Melusine und ähnlichem Gelichter abergläubisches Zeug seien. Auch guckte der Mond viel zu hell und treuherzig hernieder. Von den „drei Eicheln“ flötete eine Nachtigall, und im Tal bellten die Hunde.

Es war egal. Eusebius fühlte sich seltsam weich und poetisch angemutet. Er wollte ja eine große Tat vollführen! Schon lange sehnte er sich nach einer Gelegenheit, etwas zu vollbringen, was in den allerentlegensten Dörfern und Weilern Luxemburgs, von der Our bis an die Gander, von der Meß bis an die Klerf, wiederhallen, und sogar bis über Trier und Arlon hinaus seines Namens Herrlichkeit verbreiten sollte. Er versank, an das alte Gemäuer sich anlehnend, in linde Träumereien.

Sonderbar! Melusine, der Geist des Bockfelsens, stieg vor seiner Phantasie auf. Das war ja schließlich nur ein Märchen, was in alten Büchern erzählt wurde von der zierlichen Alzettenixe mit den Wassertropfen im Haar und den feuchtschimmernden Augen, die einst

den stahlklirrenden Städtegründer Siegfried betört haben sollten. Er, Eusebius Gottfried Blinz, hatte die Geschichte nicht bloß als Fabel durchschaut, sondern auch streng wissenschaftlich nach ihren pandemischen Wurzeln, ihrer Genesis und ihren Entwicklungsstadien geprüft und gesichtet. Klar lag sie vor ihm, die Schöpfung der legendenbildenden Staatskunst, welche die Wiege eines alternden Fürstengeschlechtes mit dem Rauschgold eines ausländischen Märchens zu verbrämen suchte. Durchschaut Jost von Mähren und Jean d'Arras, welche, der eine als Soldgeber, der andere als Soldnehmer, die patriarchalischen Gestalten von Ermesinde und Walram mit dem mythologischen Flitter derer von Lusignan aus Poitou umwoben hatten! Doch letztere hatten sie ja auch nur geschöpft aus dem großen Born der Völkertradition, entlehnt aus dem naiven und doch tiefgründigen Legendenschatz, der vom Kindesalter der Menschheit stammte. Melusina war alles in allem nichts anders als die Carmenta der Römer, die liederfrohe, wie das melos in ihrem Namen andeutet. Sie war die Morgana, die Meerfrau der Bretagne, die Göttin des Wassers, dessen wundersamem Rauschen man immer wieder lauscht. Sie war die weiße Frau im Hohenzollernschlosse, die der Erlösung harret. Sie spukte im Süden und sie spukte im Norden, in der Bretagne und im Elsaß, in Poitou und in den Ardennen, an den azurblauen Küsten des Mittelmeeres und im stillen Alzettetal.

Eusebius Gottfried machte einen Ruck und tat wiederum die Augen auf. Gott sei Dank! hier spukte sie nur in der Einbildungskraft einiger verrückten Gedichtschreiber, welche in dem patriotischen Stoff eine Empfehlung für ihre schlechten Verse zu finden glaubten. Der Bockfelsen und die Ruine standen noch wie vorher. Ein leiser Wind hatte sich erhoben. Am Himmel jagten Wolkenfetzen, die sich immer wieder vor den Mond zu hängen versuchten. Die Nachtigall auf den „drei Eichen“ sang mit hinreißender Glut, und die Bäume im Tale rauschten leise, als flüsterten sie sich etwas zu. Horch! ein Glockenton vom Münster, und dann noch einer, und mehr: es war Mitternacht. In Eusebius' Oberkopf waren die drei Drehorgeln verstummt, statt ihrer war es wie ein dumpfes Gähren hineingezogen, in welches zuweilen die Glockenschläge noch hineinsummten und brummten, wie der Baß der Kathedrale am Vorabend der Oktave. Aber in der Unterstimmung war es noch lebendiger und prickelnder geworden, als vordem. Die große Tat, die ihm vorhin vorschwebt hatte!

Melusine erlösen! Unsinn! „Erlöst“ war sie ja durch die zunehmende Aufklärung und die Wissenschaft, welche sie kurzerhand in nichts aufgelöst und in die mythologische Rumpelkammer zu den vielen andern Nichtsen geworfen hatte, die sich da aufgehäuft haben; und er, Eusebius Gottfried Blinz, Doktor der Philosophie, hatte noch ein übriges getan, indem er ihr

Nichts im Prüftiegel zerlegt und in seine Elementar-Urbestandteile abgesondert hatte. Aber dennoch! Eusebius schloß die Augen wieder.

Es *gibt* vieles, was diese trockenen Büchergelehrten und Stubenpedanten glauben aus der Welt geschafft zu haben! Und nun stiegen sie vor ihm auf, alle die rührenden, lockenden, gleißenden, zagenden, klagenden Frauengestalten, welche die Dichter unter dem Namen Melusine der Menschheit vorgezaubert haben. Mit Hans Sachs und Jakob Ayrer begann die lange Reihe und setzte sich fort durch Zachariä, Tieck, Göthe u. a., bis auf Grillparzer, Ehrenfels und Welter. Wie hat sie geliebt, die schöne Melusine, gejubelt und geklagt! Wie das Lied der Nachtigall oben, die ja auch eine Sangesreiche, eine Carmenta ist, bietet ihre Geschichte Entzücken, Wollust und Trauer; wie das Rauschen der Bäume und Wellen im Tal, wie das lispelnde, schäumende, zürnende Wasser klingt ihr ergreifendes Schicksal.

Warum soll Melusine nicht sein? Sie ist ja *das* Weib, das liebend und hingebend alles im Stich gelassen hat, und dessen Rätsel der Mann nicht ganz ergründen soll noch darf: das Weib, das geschmeidige, schillernde, das mit der Schlange verwandt ist und von Zeit zu Zeit Sehnsucht nach seiner Schlangennatur bekommt; das Weib, das zürnend den Ungetreuen und Wortbrüchigen verläßt, aber dann selbst in Klage hinwelken muß, bis die Erlösung kommt.

Erlösung durch Mut, Aufopferung und Liebe! Fest und sicher mußte man der alten Schlange, die in Nacht und Grauen sich barg, ins Angesicht blicken, und mit seinen Zähnen aus ihrem Munde den Schlüssel nehmen, der für Melusine Erlösung und Verwandlung bedeutete. Ja, das war's, was in ihm nach Erfüllung drängte: den Geist, der in diesen alten Mauern spukte, befreien; sich des Schlüssels bemächtigen, der ihm ungeahnte Schätze eröffnen sollte, und mit der befreiten, neuerwachten Melusine Luxemburgs alten Glanz erneuern, das war eine Tat! Mut und Kraft erheischte sie ja, aber die fühlte er heute in sich, so sehr er sich sonst der eigenen Unzulänglichkeit bewusst war. Und die Fülle der Zeiten war gekommen — alle Anzeichen deuteten darauf hin — innerhalb welcher, der alten Sage gemäß, der Geist des Bockfelsens befreit werden mußte, sollten nicht Stadt und Land in unsägliches Elend gestürzt werden. Der letzte Stich an Melusinens Gewand war nahezu fertig — und Geister warten nicht.

Eusebius klopfte das Herz ein bischen. Er wußte, daß die hohe Frau sich nach Befreiung sehnte in ihren kalten, öden Felsen. Er fühlte mit intensiver Klarheit, daß gerade jetzt hundert Jahre verflossen waren, seit sie zuletzt erschienen war, und niemand sich um sie gekümmert hatte. Der Tag war ohnedem bestimmt, ein Markstein in der Geschichte der Stadt zu werden, der Tag der Einweihung der neuen elektrischen Hochbahn Breitenweg-Kopstaler Heide! Die wirkliche Me-

lusine – und sie war wirklich, was auch die Wissenschaft mit ihrer stilisierten Oberflächlichkeit und schematisierten Ignoranz sagen mochte – mußte, würde ihm jetzt erscheinen, und er würde sie erretten, unverzagt und unverzüglich. Und er würde sie heimführen, die Befreite, und einen Junggesellenabschied feiern, gegen den alle bisherigen Veranstaltungen ähnlicher Art in Luxemburg sich wie zage Randglossen ausnehmen würden und bei dem Mercier & Cie zum ersten Mal seit ihrem Bestehen mit Beschämen einzugestehen hätten, daß der Champagnervorrat nicht reiche. Eusebius hielt hohe Stücke auf Champagner.

Und siehe! Brücke und Schloß waren auf einmal mit Glanz erfüllt. Aus dem Tal hob es sich wie flatternde Gewänder und winkte ihm. Und da war er auch schon mitten im Schlosse, nicht mehr in der alten Ruine, nein! in einem prächtigen Schloßzimmer. Dort lag die alte Schlange mit dem Schlüssel im Munde und hauchte ihn an. Doch bald war es eine Schlange mit Flügeln nach Drachenart, – bald wieder die wunderliche Melusine. Es überlief ihn heiß und kalt. Mit übermenschlicher Anstrengung suchte er sich dem Ungetüm zu nähern, drückte mit eiserner Umklammerung dessen Pranken zurück und suchte zugleich mit seinem Mund dem Schlüssel nahe zu kommen. Nur einen Augenblick noch – da gab's ein Sausen und Brausen, wie von einer Windsbraut; dann ein Dröhnen und Klirren, wie wenn die Brücke stürzte, und von fern, vom Dommel-

dingen Tal her, tönte es wie Geisterhall. Eusebius fuhr erschreckt zurück und machte große Augen, als er in seinem Bette erwachte.

Die Morgensonne schien hell durchs Fenster und auf den Kirschbäumen zwitscherten die Spatzen. Wie schade! Die schöne Melusine war zum Bild einer Abruzzentochter mit einer Mandoline in der Hand zusammengeschrumpft, die von der Wand herunter ihn anlächelte, und die Schloßruine war nur eine zerissene Gardine. Das Brausen und Dröhnen wie von fallendem Gemäuer war seinem Wecker zu verdanken, den sein Ellenbogen zu Boden geworfen hatte, und der drunten weiter brummte, während ein energisches Mahnen vor der Tür „T'ass halwer acht, Här Proffesser“ ihm auch den Geisterhall vom Dommeldinger Tal lebhaft ins Gedächtnis zurückrief. Seine Hände, welche die Bettpfosten gar arg gedrückt hatten, schmerzten ihn bedenklich und in seinem Kopf sah es dumpf und wirr genug aus.

Der Pförtner schloß schon die große Pforte des Gymnasiums, als Eusebius Blinz an diesem Morgen mit großen Schritten dem alten Gebäude zuschritt. Die Quartaner konnten es sich nicht ausmachen, weshalb der Herr Professor, der sonst die Verba auf mi von vorn, von rückwärts und in der Diagonale wie ein Patentphonograph herhaspeln konnte, heute mehrmals stockte und sogar einmal von dem Primas der Klasse wegen einer unbefugten starken Aoristform interpelliert

werden mußte: „Herr Professor, in *unserer* Grammatik“ Die Quartaner sind sehr streng gegen ihre Lehrer!

Eusebius aber dachte bei sich, daß nicht nur Wissen, sondern auch Erlösen Kopfweh macht. Er beschloß, es künftighin hübsch bleiben zu lassen. Und während er durchs Fenster auf den alten Kastanienbaum blickte, murmelte er mehrmals vor sich hin: „Laß sie schlafen! Laß sie nur schlafen!“ Meinte er die Verba auf mi oder die schöne Melusine?

J. TOCKERT.

COMMENT NAISSENT ET MEURENT LES DIEUX.

(Suite et fin)

Cependant le vieux Destin qui a assisté tant de fois à l'avènement de nouveaux dieux, préside aussi, le terme fatal venu, à leur décadence inévitable. La grande roue des temps qui tourne, tourne sans relâche, emporte hommes et dieux dans une chute commune. Qu'importent vingt ou même trente siècles: un jour vient, inéluctable, où les maîtres du ciel sont précipités, vaincus à jamais, dans le gouffre toujours avide du noir Tartare. Et par leur écroulement formidable la terre ébranlée en répercutera l'écho au loin et fera tressaillir peut-être sur son navire un nocher égyptien qui rêve dans la nuit; arrivé à la hauteur de Palodès, celui-ci jettera alors du haut de la poupe le cri lamentable: Le grand Pan est mort! et de vague en vague, de montagne en montagne, l'écho redira la fin d'un monde, avec la triste nouvelle de Thamous: Le grand Pan est mort!

Ainsi sont morts les dieux de Rome et de la Grèce, comme étaient morts avant eux les dieux de l'Égypte et de Babylone. Respectueux de leur grandeur déchuë, l'historien les recueille et les enveloppe pieusement dans

ce linceul de pourpre dont parle Renan. Muets et immobiles dans leurs poses hiératiques, ils se reposeront désormais de la gloire d'avoir régné sur une race jadis puissante, d'avoir été assaillis de prières et fatigués de larmes, d'avoir été repus de sacrifices et gorgés de sang ! Pour toujours ils gisent alors sans force et sans gloire comme les soleils morts ou les cratères éteints. Cependant d'autres soleils s'allument, éclairent, pendant quelque vingt ou trente siècles, d'autres terres errant dans d'autres coins de l'espace, et c'est l'éternel recommencement de l'histoire, l'éternelle danse des atomes, l'éternel jeu de Maja !

Telle est la loi inexorable du Destin aveugle. Toute religion contient à son origine déjà, le germe de sa dissolution. A une période de formation animée d'un esprit religieux ardent, presque inépuisable en sa richesse de formules et de symboles succède la nécessaire décadence. Le prêtre est détenteur d'une vérité divine, c.-a.-d. absolue. Or, au caractère de vérité absolue avec lequel les manifestations de l'idéal religieux s'imposent à l'homme, s'attache l'idée d'immuabilité. Cette constante immobilité de la tradition religieuse ne manque peut-être pas d'une certaine grandeur ou de poésie : l'institution demeure, les générations passent, et tour à tour, elles viennent s'agenouiller sur les mêmes dalles, au son des mêmes cantiques, avec les mêmes gestes que leurs lointains aïeux. En revanche, le danger vient précisément de ce qui a fait d'abord la force des mythes,

car la vie évolue et les croyances se figent. Les premiers aèdes savent encore la signification des fables qu'ils répètent, avec une étonnante fécondité, soutenus par la richesse d'une langue toute en images : le poète c'est le créateur (ποίηῖν = créer) ! Chaque mot alors est une image, chaque phrase une strophe et le discours continu une musique étincelante de métaphores. Mais avec le temps, la langue devient moins transparente et c'est la mythologie qui commence. Dyaus est le ciel pour l'époque védique, Zeus en Grèce est un nom propre. Et Zeus qui a été à l'origine l'espace immense, finit par être un vain mot qui ne fait plus qu'exciter la verve irrévérencieuse du railleur Lucien : (II siècle ap. J. C.) „Jupiter, toi que les poètes dans leur enthousiasme appellent de tant de noms, surtout quand ils sont embarrassés par le mètre, car tu soutiens la chute du vers, et tu remplis les lacunes du rythme . . . Un homme méditant le parjure, craindrait plutôt le lumignon d'une lampe mal éteinte que cette foudre tant célébrée . . . dont il ne faut redouter ni le feu ni la fumée et qui ne saurait faire d'autre mal que de couvrir de suie.“ Son aîné Aristophane l'avait déjà précédé dans cette voie. — Le soleil dans les Védas est nommé de plus de vingt façons différentes. „Quand il fallut réduire cette abondance d'expressions, désignant et personnifiant les forces naturelles, comme toutes ces figures avaient entre elles un air de parenté, on se tira d'embarras en les réunissant dans une même famille,

suisant certains rapports généalogiques." (v. S. Reinach l. c.) Ainsi Oedipe est d'abord un héros lumineux comme Zeus, Apollon, Héraclès, Bellerophon. Il a tué le sphinx, c.-à.-d. vaincu l'orage. Plus tard, il est vrai, on crut y découvrir le verbe *οἶδα* = je sais; et dès lors il devint l'homme qui *sait* l'enigme des pieds.

Souvent des dieux sont identifiés grâce à une ressemblance purement nominale; et alors, l'imagination ne perdant jamais entièrement ses droits, le peuple brode sur ce fond donné et les poètes surtout, avec leur privilège de transformer, établissent des liens de parenté inattendue; car le son est un puissant évocateur, un magicien incomparable. Le dieu rustique des bergers d'Arcadie, Pan, le divin Chèvre-pieds du Menale que décrit l'hymne homérique, doit en grande partie sa fortune à son nom. „Par la magique vertu de son nom inexpliqué, dit G. Clemenceau, il va se magnifier jusqu'aux proportions de l'Univers... C'est un jeu de mots qui lui fera cette fortune, un inconscient calembour... En lui va se formuler le panthéisme primitif des Orphiques." De même le mythe de Deucalion et Pyrrha, transformant des pierres en hommes, est né d'un simple calembour sur les deux mots = *λαός* et *λαῖς*. Ainsi Kronos (Saturne) dont le radical signifie „faire“ a fini par s'identifier avec Chronos = le Temps. Au lieu de moutons, on se contente de sacrifier en Béotie des pommes à Hercule, par un jeu de mots semblable (*μηλα*). C'est là le travail des peuples vieil-

lissants, lorsque le sens des mots s'efface. Les légendes se juxtaposent et se superposent et forment des cycles avec la généalogie des dieux où l'historien tard venu ne peut que difficilement démêler les fils de ce tissu prodigieux. C'est Hésiode qui, en Grèce, crée la théogonie.

Comme le brahmanisme est venu tarir, dans l'Inde, la source du naturalisme primitif, de même dans la Grèce rationaliste de Thucydide, les fraîches allégories des premiers âges se sont transformés lentement en mythes et en symboles bientôt dénués de sens. Mais nulle part ce processus de pétrification n'a été plus rapide que dans la Rome formaliste. La piété consiste à adorer les dieux dans les formes, dit Cicéron. Le caractère méticuleux du culte y est en raison directe de la prolixité des manuels. Une ville recommence des jeux pour un mot passé dans une formule. Du temps de Cicéron Summanus, un dieu romain autrefois puissant, n'est plus qu'un souvenir. On ne sait plus qui sont Vejovis, Falacer, Furrina, divinités déjà presque disparues quand Varron recueille pieusement leurs noms. Les frères Arvales qui se réunissaient, suivant l'usage antique, à 5 milles de la ville auprès d'un bois, y dansaient en retroussant leurs robes et en répétant le chant qu'ils ne comprenaient déjà plus ; mais la linguistique comparée l'explique de nos jours. Malgré les efforts d'Auguste secondé par beaucoup d'esprits généreux de son temps, tel le pontife

Scévola qui distingue la religion du citoyen de celle des poètes, tel encore Cicéron qui rédige un traité sur la science augurale, la dissolution des croyances marche à grands pas et César, grand pontife, peut nier en plein Sénat l'immortalité de l'âme. Sous l'empire on élève encore des autels à „la Sécurité du Siècle“ à „l'Indulgence du Maître.“ Mais toutes les apologies et exégèses officielles ne sauraient rendre à la religion un empire déjà perdu sans retour. Quand le christianisme enfin au milieu de ce „bazar de religions“ prêchera la fraternité de tous les hommes, il achèvera de dissoudre la société antique fondée sur l'idée de la cité. *)

Les nouveaux vainqueurs infligèrent alors aux divinités détrônées le dernier outrage en en faisant des démons ; ceux-ci durent payer ainsi, par un juste retour, la rançon de leurs crimes d'autrefois. Obligés de se cacher, ils se résignèrent à trouver un refuge chez la population des campagnes (pagani.) N'est-ce pas ainsi que les *asura*, ces grands dieux des Rig-védas, étaient devenus dans la mythologie brahmanique les adversaires des dieux. Toujours le vulgaire incapable de pénétrer jusqu'à l'esprit qui a inspiré les formules et les cérémonies du culte, s'attache au côté tout extérieur, à ce qui frappe les sens. Peu à peu la sève vivifiante ne circule plus dans l'arbre qui se dessèche

*) S. Reinach l. c. passim.

chaque jour davantage: de loin il semble encore vivant parce qu'il tient debout et parce que des lianes vertes lui donnent une apparence de vie, mais le premier coup de vent le couchera sur le sol qui l'avait produit.

Une autre cause, qui précipite la fin des dieux, ce sont les nombreux conflits qui surgissent entre l'esprit religieux et l'esprit scientifique: la science et la religion d'abord amies ne tardent pas à divorcer. Les philosophes arabes avaient inventé la théorie de la vérité double pour concilier les données du Coran et les résultats de la science: une chose pourrait être vraie d'après les livres saints et fausse d'après l'expérience. C'est de cette tendance que naissent toutes les apologies et exégèses. Et de tout temps il y a eu des hommes affirmant tranquillement d'un côté ce qu'ils nient de l'autre: leur âme est, pour ainsi dire, divisée par une cloison étanche. Ils sont l'exception, à moins qu'on y range la foule qui se contente des affirmations traditionnelles. Mais il y a le bataillon sacré des esprits curieux et inquiets qui cherchent à relier les effets aux causes. En face de la vérité divine, superbement confiante en son autorité empruntée, se dresse chaque jour plus haute et plus hardie l'humble vérité humaine, faite non plus d'un bloc, en un jour et gravée sur des tables d'airain, mais plutôt d'approximations lentes et d'expériences laborieuses. C'est le combat des géants qui se termine par la fuite des dieux. C'est la continuelle ruée des vagues lancées à la conquête de la

côte, contre les dunes de la coutume et les sables de l'inertie. Le spectacle est magnifique. Toujours des générations nouvelles accourent, creusant un peu plus avant, se retirant pour s'élançer toujours. L'esprit scientifique jamais satisfait, revise sans cesse les explications fournies par les âges précédents.

Aux sages d'Ionie adoptant tour à tour l'eau, la terre, le feu, l'air, tous les éléments alors connus, comme base de leur système cosmogonique, succède la longue *théorie* de grands philosophes, se passant de main en main le flambeau de la raison humaine. Qu'importe qu'un Socrate boive la ciguë pour avoir attenté à la majesté des dieux. Il se couchera sur la banquette de sa prison avec la tranquille sérénité d'avoir obéi à une voix intérieure. Il aura fait descendre la philosophie des cieux sur la terre! — L'homme passe, l'idée lui survit; elle chemine ou plutôt elle s'élançait sur ses ailes et se moque des bourreaux. Elle ne se laisse pas emprisonner, ni bâillonner, elle rayonne sur les esprits et les attire à soi comme le soleil fait les êtres vivants. Car de même que les yeux sont faits pour voir, les intelligences sont faites pour comprendre, et elles vont instinctivement vers la lumière.

Voici Platon qui s'élève, et de ses lèvres s'envolent en essais mélodieux les blanches idées, écloses sous un ciel plus serein. C'est lui qui bannit de la république des sages les poètes, divins menteurs, sans en excepter Homère lui-même, pour tous les crimes qu'ils

auront fait commettre aux dieux dans leurs riantes fictions. Mais voici Aristote qui s'apprête à citer les dieux devant son génie prodigieux. Et le philosophe, en regardant ces dieux pitoyables, secoue la tête, incrédule. Ces pauvres fantômes, affligés des contradictions et des erreurs, des passions et des crimes d'un autre âge, auront pour seule excuse d'être les produits d'une humanité barbare. Zeus querelleur, despote, jaloux, adultère, parricide, est le chef de cette famille étrange, créée à l'instar de ses adorateurs. Et tous les efforts des exégètes seront impuissants à forcer le respect d'une humanité nouvelle pour ces criminels divins :

Le meurtre appelé Mars, le vol nommé Mercure,
 L'inceste souriant, ivre, au sinistre hymen,
 Le parricide ayant le tonnerre à la main . . .
 Toute la quantité de crime et de forfait
 Que de noms vénérés la religion nomme,
 Et que peut dans la nuit d'un temple adorer l'homme . . .
 Les dieux, ces parvenus règnent, et seuls debout
 Composent leur grandeur de la chute de tout. . . .
 Comme ils sont adorés! Comme ils sont odieux!
 Ils perdent la raison à force d'être dieux . . .
 Comme ils se sentent forts, immortels, éternels!
 Quelle tranquillité d'être les criminels,
 Les tyrans, les bourreaux, les dogmes, les idoles!

V. Hugo: *Le Titan (Légende des Siècles)*.

Sera-t-il plus indulgent envers eux, Pythagore, qui avait vu aux enfers l'âme d'Homère, suspendue à un arbre et déchirée par des serpents en châtiment des fables qu'il avait débitées sur les dieux. Et Xénophane

ajoutera sa protestation indignée contre les fables saugrenues des Homère et des Hésiode: „Si les animaux avaient des mains pour peindre et façonner des images comme les hommes, sans doute ils peindraient les dieux et leur façonneraient des corps à leur image, les chevaux des dieux pareils aux chevaux, les bœufs des dieux pareils aux bœufs.“

Arrive Lucrèce, âpre génie, dis-nous en des accents d'une beauté douloureuse et d'un pathétique sublime la mort d'Iphigénie, immolée à des dieux plus cruels que les hommes: tu leur cracheras à la face tout ton mépris:

„Tantum religio potuit suadere malorum!“
(Tant la superstition a pu inspirer de crimes.)

Mais tu avais tort de t'écrier trop vite dans l'ivresse du triomphe:

„Quare religio pedibus subjecta vicissim
„Obteritur, nos exaequat victoria caelo.“
(La superstition abattue est foulée aux pieds à son tour, et sa défaite nous égale aux dieux.)

Tu oubliais que seule une élite est capable de te suivre, et le doux Virgile t'a donné la réplique, ou plutôt la mise au point, dans ces vers qui peignent admirablement l'idéal du Sage:

Felix qui rerum potuit cognoscere causas
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus strepitumque Acherontis avari.

(GEORG II.)

Parmi tous les problèmes que les mythes ont vainement tenté d'expliquer, c'est la question de l'origine du

mal qui a été toujours un des plus redoutables. Il y a, quoi qu'on fasse, une antinomie : Dieu et le Mal ! Nier l'existence du mal (comme font Plotin et Leibnitz) n'est pas résoudre la question. Et contre ceux qui prétendent que nous vivons „dans le meilleur des mondes possibles“ l'histoire, l'expérience et le bon sens protestent avec Voltaire :

Éléments, animaux, humains, tout est en guerre,
Il le faut avouer, le mal est sur la terre.

D'autre part (si on admet une cause efficiente), l'humanité ne pouvait pas longtemps se contenter de la solution primitive d'Homère, par exemple, où Jupiter puise au hasard dans deux urnes les sorts blancs ou noirs qui décident de la destinée humaine. Il reste le dualisme avec ses deux principes ennemis, également puissants. C'est la doctrine du vieux Zarathustra et après lui des Manichéens. Ils avaient sur le dualisme judaïque l'avantage d'être du moins logiques. Ce n'est pas saint Augustin avec sa théorie du péché originel, ni Pascal, affolé par les affres du doute, qui peuvent nous donner le mot de l'énigme. Le premier constate, en philosophie, le mal et les souffrances : « Si le diable en est l'auteur, d'où lui-même est-il le diable ? » Et il répond, comme l'a remarqué Schopenhauer, en père de l'Église : „Le péché originel, châtement du péché primitif d'Adam, fait l'homme incapable de pécher (non potest non peccare).“ De là sa théorie sur la grâce et la prédestination, théorie cruelle que l'Église

n'a pas osé suivre. Pascal a senti tout ce que cette solution (du péché originel) contient d'illogique: „Certainement, dit-il, rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine. Elle est une folie devant les hommes. . . Mais sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes, de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme.“ Et voilà pourquoi: abêtiissons-nous! C'est l'écho du fameux: *credo quio absurdum!* D'ailleurs, cette théorie acceptée un moment, de la double rébellion (des anges et des hommes) suivie du double châtement qui se perpétue dans un pauvre être, créé faillible par un créateur omniscient et souverainement bon: il y a le problème du mal chez les animaux. Et comment expliquer, demande E. Naville, les ossements fossiles d'animaux qui ont précédé l'apparition de l'homme et qui portent la trace de la dent de leurs ennemis?

Suffit-il encore de fermer la bouche à la créature qui souffre, avec ces paroles de saint Paul: O homme, qui es-tu, toi qui contestes avec Dieu? Le vase d'argile dira-t-il à celui qui l'a formé: pourquoi m'as-tu fait ainsi? Le potier n'a-t-il pas le pouvoir de faire d'une même masse de terre un vase pour des usages honorables et un autre pour les usages vulgaires? (Aux Romains (IX, 20, 21.) Malgré toutes les subtiles distinctions et les tours de passe-passe scolastiques, le problème se pose toujours à nouveau avec une brutalité éloquente, tel que l'a formulé déjà Épicure:

Ou Dieu veut empêcher le mal et ne le peut pas. —
 Ou Dieu peut empêcher le mal et ne le veut pas. —
 Ou Dieu ne veut ni ne peut empêcher le mal. —

Mais que de mains ont déjà roulé ce rocher jusqu'aux sommets de la pensée humaine pour le laisser retomber avec un fracas lugubre! Et toute l'humanité fatiguée, épuisée, lasse jusqu'au dégoût, a assisté à ce spectacle sans fin. Quelques-uns finalement, en désespoir de cause, penseurs austères et poètes hautains, ont eu l'audace de supprimer avec „l'hypothèse“ Dieu, l'un des membres de l'angoissant dilemme. Faut-il aller jusque là? Je n'oserais l'affirmer. Et

„C'est pourquoi le chercheur triste avorte,
 C'est pourquoi le ciel juif succède au ciel romain,
 C'est pourquoi ce songeur épars, le genre humain
 Entend à chaque instant vagir de nouveaux cultes,
 C'est pourquoi l'homme, en proie à tant de noirs tumultes,
 Rêve et tâte l'espace, et veut un point d'appui
 Ayant peur de la nuit tragique autour de lui;
 C'est pourquoi le messie est chassé par l'apôtre,
 C'est pourquoi l'on a vu crouler l'un après l'autre,
 Ayant tous fait fléchir aux peuples le genou
 Brahma, Dagon, Baal, Odin, Allah, Vishnou.
 L'idolâtrie échoue: elle est sur tout abîme
 Et dans tous les bas-fonds, le même essai sublime
 Et la même chimère inutile, créant
 Toujours le même dieu pour le même néant!“

V. Hugo. (*Légende des Siècles.*)

Toujours, après chaque évolution, l'humanité désabusée est ramenée au point de départ, et toujours, malgré tous les mythes des prêtres et les symboles des poètes

et les hypothèses des savants, la Nature éternellement énigmatique se recouvre du voile d'Isis.

Le but de la vie, si tant est qu'elle a un but, ne peut consister à digérer et à chatouiller certains muscles. Il ne peut être que dans l'harmonieux épanouissement de *toutes* nos facultés. Or, la société moderne, qui est en mal de transformation, manque d'une heureuse harmonie. Pour la créer, pour rétablir l'harmonie disparue, il faudrait d'abord éliminer de notre vie le grand Hiatus, le Mensonge à face multiple, tant social que politique et religieux. *) Heureux celui-là seul qui, au-dessus des préjugés et anathèmes, en dépit de la bêtise ameutée et des convoitises coalisées, sait garder intact son rêve et, mettant d'accord le monde réel et l'idéal, habite la cité élue :

Il marche vivant dans son rêve étoilé!

Suspendu un moment entre le passé plein d'erreurs et l'avenir plein d'espairs, le présent se compose beaucoup des unes et un peu des autres. Mais au sage l'erreur même n'aura pas été inutile. Nos pères, au dire de Fontenelle, en se trompant, nous ont épargné leurs erreurs. „Découvrir le vrai, ajoute Guyau, c'est avoir épuisé l'erreur. Toutes les idées fantastiques et apocalyptiques dont la religion a peuplé l'esprit humain, ont eu leur utilité comme ces ébauches inachevées et souvent bizarres, qui remplissent les ateliers des artistes et des mécaniciens.“ Oui, nous sommes semblables

*) Cp. Max Nordau: Mensonges conventionnels.

au mineur qui fouille les entrailles de la terre au prix de mille dangers et qui, plus d'une fois, découragé d'avoir remué inutilement tant de matériaux, est sur le point de jeter là pic et marteau, avant de découvrir l'éblouissant filon d'or qui le dédommage de sa peine. La suprême consolation du chercheur obstiné qui, pèlerin obscur vers quelque idéal, a saigné sur toutes les pierres du chemin, c'est d'avoir préparé la voie à d'autres, plus heureux. Ainsi, tandis que la foule fanatisée hurle à la mort d'un athée juif et le chasse à coups de pierres de la ville, un philosophe, des plus grands et des plus religieux, réduit à tailler des verres dans une mansarde solitaire, poursuit ses recherches patientes, la paix dans l'âme, la sérénité sur le front. Le nom de Spinoza honorera l'humanité.

Et le prince des poètes, Goethe lui-même, dont le nom marque comme une pierre milliaire sur le chemin de la pensée humaine, ne dédaignera pas d'écouter ses leçons et de marcher sur ses traces pour affirmer l'harmonie nouvelle entre la poésie, la science et la religion :

Wer Wissen hat und Kunst, der hat Religion,
Wer weder Wissen hat noch Kunst, der habe Religion!

La raison intime, profonde de tout cela c'est que la Vérité ne se transvase pas. Elle ne s'apprend pas dans une formule toute faite qu'il suffit d'avaler comme une pilule. Elle est subjective, individuelle. Il faut qu'elle croisse avec nous du berceau à la tombe; il faut

que chacun de nous en particulier refasse le chemin parcouru par l'humanité en général; il faut que l'erreur, la douleur et ce que nous appelons le mal, servent à élaborer en nous la lumière, la bonté et élèvent ceux qui, d'après M. Muller, „dans un crédo ou dans l'autre, aspirent à quelque chose de meilleur, de plus pur, de plus vrai que ce qu'ils trouvent dans les rites, les offices, les sermons des temps où le hasard les a jetés.“

M. TRESCH.

(Introduction à une étude à paraître.)

DEUTSCHE LITTERATUR.

(MONATSRUNDSCHAU.)

Ueber französisches Wesen, Dichten und Denken wird in Deutschland selten genug Zutreffendes und Wertvolles geschrieben. Wenn man sich darüber mit der Tatsache tröstet, dass die Franzosen deutschem Geiste gegenüber noch viel dickhäutiger sind, hat man noch keine Entschuldigung gefunden, denn die Franzosen ruhen sicher auf traditionsmässig erworbenen Kulturschätzen und die Deutschen brauchen für ihre aufkeimende kulturelle Entfaltung immer noch fremde Helfershelfer. Im Aufnehmen waren sie von jeher ausgezeichnet; leider haben sie so Vieles falsch und so viel Falsches aufgenommen. Für die spezielle Kenntnis von Paris haben wir neuerdings ein gutes zuverlässiges Buch gekriegt. Es ist das Buch eines Feuilletonisten, eines guten Feuilletonisten, der wie Heine Paris lieben lernte und von seiner feurigen jungen Liebe anderthalb Jahrzehnt hindurch den Lesern eines hervorragenden Berliner Blattes erzählte. *Theodor Wolff*, der langjährige Pariser Vertreter des „Berliner Tageblatt“ hat seine Feuilletons über die Seine Stadt in einem „*Pariser Tagebuch*“ gesammelt (erschieden bei Albert Langen). Es sind keine Abhandlungen; es sind Feuilletons, die hierin vorliegen. Man lernt hier wenig, aber man schaut und geht mit und trägt hie und da Genuss genug davon weg. Wolff hat Spürsinn und Leichtigkeit; er sieht die Dinge vielleicht alle zu natürlich und eliminiert alles, was einem Problem auch nur ähnlich sieht, aber es wäre um die Ansicht von Paris in Deutschland besser bestellt, wenn jedes beachtenswerte deutsche Blatt einen solchen oder ähnlichen Pariser Vertreter hätte. Das Feuilleton Wolffs erinnert an Heine, ohne dass das ihm schadet. Nur hat der Heineschüler mehr sanfte Ironie als der Draufgänger, der einst

nach Paris verbannt war und mit der Verbannung sich schwerer abfand, als man männiglich annimmt. Die Ironie ist eben heute billiger und allgemeiner geworden als zu Heines Zeiten.

Feuilletonismus ist auch das Büchlein von *Robert Hessen* „*Glück in der Liebe*“, (ebenfalls bei Langen), aber er kann sich mit dem Wolffschen nicht messen. Mit diesem Büchlein ist es so: diejenigen, die es nötig haben, werden durch seine Lektüre nicht unwiderstehlich und siegessicher; diejenigen die das schon sind und hier spielt der von Hessen erwähnte „Stallgeruch der Männlichkeit“ eine grosse Rolle -- verachten die billige Weisheit solcher „psychologischen“ Wegweiser. Ich will Hessens geistvolle Ausführungen ganz und gar nicht auf eine Stufe stellen mit gewissen Ratgebern für junge Männer: er hat Erfahrung, Witz und manchmal auch Stil. Leider ist das Anerkennenswerte Gemeinplatz und das, was nicht Gemeinplatz ist, ist stark diskutabel.

Die Mitte zwischen erzählender Litteratur und Feuilleton versucht das bei Fleischel erschienene Buch von *Heinrich Lilienfein* „*Ideale des Teufels*“ zu halten. Aber so kräftig der sonst recht tüchtige Lilienfein auch ausholt, so tapfer er auch Karikatur an Karikatur reiht, er bringt das ihm vorschwebende satirische Meisterwerk nicht zustande. Vielleicht versteht er die Auswüchse der modernen Kultur, aber es tut ihm nicht leid um diese Auswüchse, um ihr Bestehen und ihren Muttergrund. Alles das, was er lächerlich machen möchte, ist sicher wertvoller als das philiströse Durchschnittsniveau derer, die „vernünftig“ bleiben wollen. Trotzdem hätte er es geisseln können; ihm fehlt nur die Überlegenheit. Und was er zuviel hat ist eine Naivität, die geeignet ist, einen sonst guten Schriftsteller hart an der Grenze des Lächerlichen landen zu lassen.

Max Grad, eine Münchener Schriftstellerin, lässt bei Egon Fleischel eine Novellensammlung „*Lebensspiele*“ erscheinen, die gleichmässig aussieht und trotz aller mangelnden Originalität als gute, lobenswerte Erzählkunst charakterisiert werden kann. Die

Haupterzählung „Hans Jakob Wohlfahrt“ ist in der Anlage nicht einheitlich genug; man wird zu sehr nach allen möglichen Seiten hin gerissen und verweilt abwechselnd bei zu vielen Menschen. Am besten sind die stofflich reizenden und gewissermassen neuartigen Novellen „Zum hellen Licht“ und „Neid“. Diese Blindengeschichte einerseits und andererseits diese Analyse der Gefühle einer „anständigen Frau“ sind herzlich resp. eindringlich gesehen und geformt.

Ein neuer Band von *Hugo Salus* wird dem Bilde dieses schwächlichen und geschmackvollen Lyrikers kaum einen neuen Zug beifügen können. Seine letzte Versammlung heisst „*Die Blumenschale*“ (bei Langen, München). Vielleicht liesse sich eine feinere und wirkungsvollere Herausbildung der Plastik in diesen neuen Gedichten erkennen; aber diese Qualität war von jeher in ihm. Salus entrinnt nicht immer der Konvention; aber er wird niemals platt. Gedichte wie „Junge Mütter“, wie besonders das glücklich geratene „Erlebnis“ gelingen neben Salus heute vielleicht nur noch Ricarda Huch. Ich kann mich nicht enthalten, es zu zitieren:

Da sie so heimwärts eilt im Dämmerchein,
sich auf den schlankgewordenen Hüften wiegend,
ihr ist, sie höre ihres Kindes Schrei'n
ihr durch den Strassenlärm entgegenfliegend:

Auf einmal ist der Fremde wieder da,
der Heischende mit seinen tiefen Blicken,
und tritt der Zitternden gebietrisch nah:

„Entflieh mir nicht! Wann wirst du mich beglücken?“

Da loht ein flammend Glück ihr ins Gesicht:
Noch bin ich schön trotz all den bösen Tagen,
trotz meinem Kind: O Gott, das hofft ich nicht!
In einem Blick will ich den Dank ihm sagen.

Sie stockt, sie hebt den Blick; sie zittert sehr,
sie eilt davon, und alle Pulse klopfen,
und unter ihrem Hemde fühlt sie schwer
Die vollen Krüge ihrer Brüste tropfen.

In splendorer Ausstattung liegen im Insel-Verlag die Gedichte *Alfred Walter Heymels* vor. «*Zeiten*» nennt er sie, häusliche Zeiten und andere Zeiten und singt bald im Stile des XVIII. Jahrhunderts, bald in einem sorglich imitierten und verzierten Volkston präziöse, anspruchslose Liedchen.

«*Im Tau der Orchideen*» betitelt der schwäbische Justizrat und Politiker *Conrad Haussmann* eine Sammlung chinesischer Lieder in deutschen Strophen, die den Kenner entzücken müssen und die vom Herausgeber mit einem kritischen und kulturhistorischen Nachwort versehen sind, das ihn als ebenso feinen Autor wie Übersetzer kennzeichnet. Eine ganz spezielle Empfehlung verdient jedoch »*Der bunte Kranz*» von *Wilhelm Schulz*, dem Dichter-Zeichner des *Simplizissimus*, der ebenso volksliedartig im Bild wie im Vers aussieht. Gleichzeitig verweisen wir auf ein neues Album *Rudolf Wilker* «*Gesindel*» (alle drei bei Langen, München), in dem dieser Spezialist für Enterbte und Kunden endgültig den Beweis erbringt, dass er in der Schwarzweisskunst unserer Tage auf eine der allerersten Stellen Anspruch erheben darf.

In der vorletzten Nummer des «*März*» (18. Februar) gibt Schaffner wieder einen entzückenden März-Brief und Kurt Aram wettet gegen die Münchener Theater und konstatiert Münchens Niedergang als Theaterstadt. Interessant sind im letzten Heft (1. März) die Wiener Erinnerungen von Björn Björnson.

Die «*Neue Rundschau*» vom März enthält einen geharnischten Aufsatz von Karl Scheffler „Falsche Idealisten“, der gegen die Werdandibündler gerichtet ist und Ricarda Huch ist mit einer ganz tollen Geschichte „Der Hahn von Quakenbrück“ wieder in dem Bereich ihrer talentvollen Teufeleien.

BIBLIOGRAPHIE

Albert Mockel: **Contes pour les enfants d'hier.** — Paris. Société du Mercure de France. 1 vol. (illustré par Auguste Donnay) 3.50 fr.

„Quelques personnes privilégiées ont gardé dans l'âge mûr une âme candide et fraîche qui semble née d'hier. Ayant vu maintes choses de la vie, et connu ses douleurs, elles ne sont plus naïves sans doute, mais il leur est resté la grâce la plus délicate de cette naïveté perdue: une sensibilité si jeune encore, que des impressions très simples y éveillent un soudain rayonnement“.

J'extraits ces lignes de la préface, mise par Albert Mockel en tête du livre que lui dicta, certaines nuits, la Shérahzade mystérieuse de ses rêves. Car pour se plaire à ces fictions merveilleuses et profondes, il faut avoir un cœur à la fois plus ingénu et plus compliqué que le khalife de Bagdad, être très près encore de son enfance fragile et tout proche déjà de la maturité désenchantée. Or ceux qui seront tels, reconnaîtront distinctement le Chevalier désamorcé et le Prince d'Urmonde, les princesses fabuleuses et les filles des eaux, et, au pays de Hyontargie, les rois Baladour et Gomaburge. Ils caresseront de la main les flancs du bon cheval Bellardian, et entendront, clair comme l'azur, vibrant comme le cœur, profond comme l'âme, le triple son de la balle d'or.

Et c'est ainsi que se trouvera réalisé le vœu de l'auteur qui „en s'adressant à un homme en âge de connaître, a fait le rêve de pénétrer jusqu'à l'enfant qu'il fut — jusqu'à l'enfant dont il se souvient parfois, et qu'il demeure encore sans l'avouer jamais“. M.N.

Louis de la Salle. — **Le Réactionnaire.** — Roman. — Paris. — E. Sansot et Cie éd. 1 vol. 3.50.

Un titre fallacieux; on n'y rencontre, Dieu merci, qu'un soupçon de politique; encore est-elle de salon et à l'occasion d'une „affaire“

bien oubliée. Quant au „réactionnaire“ c'est le révolté mécontent et inquiet, que dégoûtent l'hypocrisie sociale, le préjugé triomphant et le fondamental mensonge moderne. L'opportuniste Jacques Dubois, homme de lettres, sert à mettre joliment en relief ce réactionnaire de Maurice de Bucey, autre homme de lettres. Il y a des pages sur des débuts en littérature, à Paris, dont je recommande vivement la lecture à ceux qui voudraient en tâter; surtout une certaine histoire de chaussures Nonobstant, Jacques Dubois, l'homme aux chaussures, arrive et est même décoré. Maurice de Bucey, lui aussi, arrive à se débarrasser d'une femme aimée, encombrante et légitime, d'une belle-mère féroce et de deux beaux-pères, desquels l'un seulement est légitime, le tout grâce à un divorce libérateur.

Ce roman, après tout, n'est pas un roman; c'est un prétexte; un prétexte à situations, à opinions, à conversations et à complications, sur un fond de vie parisienne agitée et trépidante; puis on y voit passer des silhouettes connues, avouées ou non, Monsieur Léon Blum avec, sous le bras, son livre sur le mariage, et, en vision orientale, les joyeux quadrupèdes qui font la gloire de Constantinople. Et là dessus, l'auteur, qui a énormément de talent, verse à flots de l'esprit et du meilleur.

M. N.

Gaston Hérisson. — **Un jeune bourgeois.** — Roman. — Paris. — E. Sansot et C^{ie} éd. 1 vol. 3.50.

Du Corneille modernisé; la lutte du devoir et de l'amour; et c'est le devoir qui triomphe. Singulière théorie du devoir toutefois que celle que, dans une université de province et sous prétexte de libre-pensée, se forge un „jeune bourgeois“, qui abandonne sa fiancée par souci, en fin du compte, de son „action politique“. Et puis ces jeunes gens qui se surveillent mutuellement, s'espionnent, se mouchardent! Tout cela ne les rend pas très sympathiques. Il n'y a que cet excellent Jose que j'aime de voir si rapidement se consoler de l'abandon d'une Émilienne par la facile conquête d'une autre idem. — Mais ce ne sont là que des détails. L'auteur a abordé et traité une des plus graves questions „morales“ de l'heure pré-

sente : les convictions religieuses dans le mariage. Il semble être d'avis qu'il ne convient pas qu'une jeune fille „croyante“ épouse un jeune homme libre-penseur, la dignité de chacun s'opposant au sacrifice de sa conviction personnelle.

Ce roman est bien mené et bien écrit. Il n'est peut-être pas très palpitant, mais il offre assez d'intérêt pour attacher même les lecteurs que les réflexions philosophiques et sociales désoblignent.

M. N.

Georges Ducrocq: **Les Matins lumineux**, poèmes. — Paris. Editions de l'*Occident*. 1 vol. 3.50.

Le Lorrain Georges Ducrocq connut d'autres contrées que celles où fleurit l'aubépine blanche et où mûrit la mirabelle odorante. Sous le ciel flamboyant d'Extrême-Orient il parcourut la *Pauvre et Douce Corée* et traversa l'Asie du *Kremlin au Pacifique*. Mais son âme très fine et très tendre ramena le poète sous „le très doux ciel de France“ vers sa Lorraine natale, vers le proche pays messin où „l'air est comme un baiser tiède“. Ces *Matins lumineux* sont tout imprégnés de fraîche grâce délicate, mélancolique un peu et si prenante pour les Lotharingiens que nous sommes. Car comme je l'ai dit ici même au sujet de Charles Guérin, notre sensibilité est sœur de la sensibilité lorraine et nous partageons avec ce pays fraternel un même goût de rêve et de méditation :

La paresse de vivre est douce au taciturne.
 Agir, c'est écouter son rêve et le briser.
 L'effort brutal détruit le beau château nocturne

Où l'artiste joyeux cisèle son ouvrage,
 La flamme du désir vaut le feu du baiser.
 Hamlet songe qu'il est le maître des nuages.

Souvenirs d'enfance d'une émotion délicieuse, attendrissements infinis des printemps renaissants, tristesses d'automne, visions d'art, pages épiques, il y a de tout dans ce petit volume, même — et

surtout — le cri d'amour et de colère de l'enfant inconsolé, spolié de son héritage, mais :

Un espoir obstiné brille au front des vaincus.

Quoique le poète fixe une date à sa „Lorraine esclave“, on comprend sans peine qu'il ne s'agit pas du IV^{me} siècle. M. N.

Ernest Gaubert: **La Sottise espérantiste**. — Paris. Editions nouvelles (Grasset). 1 pl.

C'est un réquisitoire en règle contre cette véritable escroquerie mentale et linguistique qu'est l'invention du Dr Zamenhof. Avec esprit et éloquence Ernest Gaubert réfute les cinq arguments principaux, par lesquels les espérantistes espèrent nous imposer leur grotesque jargon, fait l'historique des différentes tentatives — toutes du reste lamentablement avortées — de créer une langue „universelle“, montre le péril et enseigne le remède. Remède tout trouvé d'ailleurs et qu'indique avec surabondance l'épigraphe, due à l'Allemand Max Nordau: „Il existe une langue universelle, c'est la langue française.“ En matière d'espéranto une chose étonne: c'est qu'il se trouve en France des gens pour le préconiser, des journaux et des revues pour le défendre. — Dans la préface, Remy de Gourmont constate avec raison que les illuminés qui s'adonnent à l'étude des langues artificielles — ce sont toujours les mêmes — pourraient, dans le même temps, et plus complèment apprendre l'anglais au lieu du volapück, l'allemand en place de la Langue bleue et l'espagnol pour l'espéranto. — Alors? M. N.

Reçu: Prosper Dor: **Le Golfe bleu**, poèmes. Paris. E. Sansot et Cie éd. 1 vol. 3.50. — Louis Pergaud: **L'Herbe d'Avril**, poèmes. Roubaix. Edition du *Beffroi*. 1 vol. 3.50. — Louis de Romeuf: **Edouard Schuré**, biographie critique. Paris. Sansot et Cie éd. 1 plaq. ill. 1 fr.

Nous parlerons de ces ouvrages dans notre prochain numéro.

LES REVUES.

Mercury de France, (1^{er} et 16 février). *Nietzsche et la „Culture“* par Louis Dumur. Revenu en France dont il est originaire, ce mot de „culture“, s'est augmenté d'une signification nouvelle, due plus spécialement à Nietzsche. C'est dans celui-ci et à l'occasion des „Considérations inactuelles“, (trad. Henri Albert) que Louis Dumur l'étudie. A retenir que Nietzsche refuse la „culture“ aux Allemands. — L'article de M. Arnold Bennet sur les débouchés et les bénéfices des auteurs anglais est très intéressant; nous attendons du *Mercury* une étude analogue sur les auteurs allemands. — Traitant de *Léonard de Vinci, philosophe*, M. Peladan voit en lui „l'incarnation du génie aryen“ et un „futur père de l'Eglise“. — L'article de C. M. Savarit sur *l'allitération et l'assonance* est à lire. — D'Ernest Raynaud de beaux vers: *Voyage à Venise*. — De Georges Meredith, un conte (traduction), *l'Histoire de Chloé*, bien confuse histoire! Comme chaque fois les deux *Revue de la quinzaine* seraient un bréviaire!

La Revue (1^{er} et 15 février). A en croire le Prince S. R. G. le gâchis russe ne le cède en rien au gâchis turc, dont nous entretint Sefer-Bey dans les derniers numéros. — Pour rester dans sa note habituelle la *Revue* se livre à une enquête culinaire, rafraîchissante et nicotinée sur *Ce que mangent, boivent et fument les Savants, Ecrivains et Artistes en Angleterre*; et cela est tout à fait palpitant!

Dans **Roman et Vie** (1^{er} et 15 février), un article de Léo Claretie sur les *Poètes de seize ans à la St Charlemagne* est très intéressant.

Le Tome XII de **Vers et Prose** publié de Paul Leclercq les premiers chapitres des *Aventures de Bégot et de Falourdin*: c'est absolument délicieux. Paul Leclercq est un esprit très original et un maître de la langue. — Pêle-mêle du Gustave Kahn, du Jean Moréas, du Maurice Maeterlinck, du Stéphane Mallarmé. — De

Charles Maurras un *Vendredi à Avignon* d'une évocation précise, de Paul Fort, *Ile de France*, dont *Floréal* a eu la primeur. — Vers de O. W. Milosz de Leo Larguier; traductions de Hugo von Hoffmannsthal, de Stephan Zweig, de Shakespeare. Un article de Tancredi de Visan sur Robert de Souza; un rappel ému de l'auteur des *Lettres à Alexis* par André Salmon.

Le Beffroi (février) est une revue d'une tenue parfaite, presque trop parfaite. Tout y est bon: la critique extrêmement fine de Léon Bocquet, les beaux vers de Léon Deubel, de Roger Frène, d'Alex. Arnoux, de Louis Dumont, de Paul Castiaux, les articles philosophiques de Charles Callet et de Jean-Paul Laffitte.

Le numéro de février du **Pays lorrain** commence un roman sur „La légion étrangère, source d'Admiration et de Pitié“ qui pourra remettre au point les tendancieuses informations publiées par la presse allemande en ces derniers temps et les élucubrations d'Ohle et de Randin. — Un délicieux *Conte du Beau Temps* par l'auteur du *Rouet d'Ivoire*.

La **Revue Luxembourgeoise** continue de nous bouder avec dignité.

Poesia (Milan). Des vers de Marie Dauguet, Emile Bernard F. T. Marinetti, George Gaudion, Louis Thomas, Théo Varlet, Marie et Jacques Nervat, Florian-Parmentier. Prose de F. T. Marinetti (*Le circuit de la Jungle*). — Mais pourquoi diable *Poesia*, reproduisant les articles bibliographiques parus dans différentes revues à l'occasion de l'*Incubo Velato* de Enrico Cavacchioli, cite-t-elle sans nom d'auteur et sous le titre: „Dalla *Revue des Lettres et des Arts*“ l'articulet consacré à ce volume par notre collaborateur N. Schlottert dans notre *Floréal* du mois de janvier?

MARCEL NOPPENÉY.

La **Belgique artistique et littéraire** publie une intéressante relation du voyage franco-belge de l'*Héliopolis*, sous la signature de Maurice des Ombiaux. D'Albert Mockel un des plus charmants *Contes pour les enfants d'hier* qui viennent de paraître au *Mercur de France* et dont on trouvera la critique d'autre part. D'émouvantes

et palpitantes pages de Gérard Harry sur l'*Histoire de la «Marsillaise»*. Le poète Valère Gille publie *Madame reçoit* une alerte comédie de paravent jouée en novembre dernier au théâtre du Parc à Bruxelles, et Ernest de Laminne de beaux *Poèmes de la Forêt*. Max Deauville nous raconte spirituellement et avec des dons très précis d'observation un «*Premier chagrin*»... canin. De Franz Helleus *Gand et ses peintres d'aujourd'hui*. Quant à M. Pierre Broodcoorens, il prend trop au sérieux les boutades grincheuses de l'auteur de la 628 - E 8.

Vers l'Horizon donne en février «Phénomène!» une comédie en un acte et en vers d'Oscar Thiry: il s'y révèle une originalité poignante et beaucoup d'émotion très vivante; le vers en général est bien frappé et vigoureux. Au poète hennuyer Jules Sottiaux, le beau chanteur de «l'Effort du sol natal», on pourrait peut-être reprocher trop de classicisme. Un bon point aux poèmes d'Antoine Sohier et de Robert Decerf, ainsi qu'à la prose «Hymne d'or» de Maurice Dembour.

La **Revue funambulesque** publie deux beaux poèmes «Splendor Patriæ» et «Réveil sans soleil» de Georges Ramaekers que je tiens pour un des meilleurs poètes belges de la génération actuelle; suite des «Pastels hollandais» de notre ami Jeener; une chronique très frondeuse de Henri Bragan, «Cloches de Noël» de Léon Ravet, les habituelles «Guirlandes» du farfadet-lutin qui s'intitule Goupil, etc.

L'Envol, de Charleroi: Suite de «Xerxès Roi» de Fleischmann; une exégèse (par l'auteur lui-même) de «l'Ubu-Roi» d'Alfred Jarry, cet écrivain imprévu et charmant à qui son siècle fit l'honneur de le laisser mourir à l'hôpital. Une chronique qui me plaît on ne saurait mieux sur l'individualisme littéraire, intitulée «Gloria soli» et signée François Lattard. Des poèmes de Desprechins et Richard Dupierreux, etc.

La **Belgique française** publie de beaux poèmes de Tancrède de Visan et de Georges Ramaekers, une chronique sur «l'Avenir des Races latines», de René Lanser, et surtout une prose «Agonisants

et trépassés* très bien écrite et évocatrice du vieux Bruxelles, de notre ami Devos. Notons aussi une chronique „Diabolo“ très mordante envers certains de nos „vénérés“ Manitous des lettres belges.

La „Revue funambulesque“, la „Belgique française“ à qui se joint une jeune revue bruxelloise „l'Aube“ vont, à partir de ce mois, fusionner sous le titre „Belgique française.“ Direction : Decerf et Schmickrath, rédacteur en chef : P.-H. Devos. La nouvelle revue aura des tendances nettement latinophiles.

RENÉ SCHMICKRATH.

* * *

Le prochain fascicule de *Floréal*, avec illustrations de Pierre Blanc, paraîtra le 13 avril. Ce numéro, tout en conservant sa partie bibliographique habituelle, sera, pour le surplus principalement satirique et humoristique. Nos abonnés le recevront gratuitement, mais le prix de vente au numéro sera majoré.

Ce numéro d'avril clôturera la première année de *Floréal*. Pour des raisons d'opportunité la publication de cette revue sera suspendue jusqu'au mois de juillet, époque où *Floréal* reparaitra avec de notables changements et perfectionnements.

Automobilisme.

LUXEMBOURG

Grand Garage — Boulevard Royal. Téléphone 23.
Georges Saur, Ing. des Arts et Manufactures, Propriétaire.

CONFISERIE **N**AMUR
RUE DES CHARBONS LUXEMBOURG



SALON DE CONSOMMATION
THÉ ——— CHOCOLAT ——— CAFÉ



Véritable
LIQUEUR BERNARDINE



de l'Hermitage Saint-Sauveur

ROSIERS PRODUCTION ANNUELLE
2,000,000 DE ROSIERS
CATALOGUES & BROCHURES

□ GRATIS & FRANCO SUR DEMANDE □

GEMEN & BOURG CULTIVATEURS DE ROSIERS
LUXEMBOURG (G.-D.)

HORS CONCOURS

Paris — St. Petersbourg — St. Louis — Milan — Turin —
Marseille — Anvers — Bruxelles — Berlin — Liège — Londres

COMPAGNIE DE BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

Pour l'assurance à primes contre l'incendie

Fondée en 1821

DIRECTION

GÉNÉRALE

52, rue Royale

Bruxelles



DIRECTION

pour le Grand-Duché
de Luxembourg

Charles Schintgen

Place Joseph, No. 3
Luxembourg

Fonds de garantie de la Compagnie fr. 9,967,585

VALEURS ASSURÉES:

Deux milliards cinq cent soixante-dix-neuf millions.

La compagnie assure contre l'incendie et le feu du ciel, contre les dégâts provenant de l'explosion du gaz et des chaudières à vapeur. Elle assure la valeur des bâtiments, mobilier, marchandises, bestiaux et récoltes.

Elle assure aussi la responsabilité des locataires, le recours des voisins et le recours des locataires contre les propriétaires.

Les primes ont été établies aux taux les plus modérés, les polices sont claires et précises.

☉ LIRE ☉

Le Mercure de France
Le Pays Lorrain
Vers et Prose



La Belgique artistique
et littéraire
Le Beffroi
Poésia.



Zur Lektüre empfohlen :

März
Neue Rundschau



Die Gegenwart
Süddeutsche Monatshefte

Die Schaubühne

FLOREÁL

REVUE MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE
MONATSSCHRIFT FÜR KUNST UND LITTERATUR

3, Place d'Armes, Luxembourg

paraît le 1^{er} de chaque mois
sur 64-96 pages

erscheint am 1. jedes Monats
64-96 Seiten stark

Littérature — Poésie — Théâtre — Art

Philosophie — Histoire — Sociologie

Critique — Lettres françaises, allemandes et luxembourgeoises

Bibliographie

La rédaction laisse chaque rédacteur indépendant et seul responsable
de ses articles.

Collaborateurs réguliers: — Regelmässige Mitarbeiter:

MM. Franz Clement — Eugène Forman

Joseph Hansen — Marcel Noppeney — Paul Palgen

Batty Weber — Nicolas Welter

	1 an. 1 Jahr.	6 M.	3 M.
Abonnements	} 10 fr.	5 fr.	3 fr.
Abonnementspreise			

FLOREÁL ne publie que de l'inédit.

TARIF DE LA PUBLICITÉ DANS FLOREÁL

UNE PAGE	75 Fr.
UNE DEMI PAGE	40 "
UN 1/3 DE PAGE	30 "
UN 1/4 DE PAGE	25 "
LA LIGNE.....	5 "

Ces prix s'entendent pour une année, douze fascicules,
tirés chacun à 600 exemplaires minimum.

LES CAVES

DE LA SOCIÉTÉ ANONYME DU CASINO DE LUXEMBOURG

offrent aux connaisseurs

le plus grand choix de Vins

des meilleurs crus

de France, de la Moselle, de la Sarre et du Rhin

à des prix défiant toute concurrence.

SPÉCIALITÉ DE VINS

PROVENANT DES VENTES PUBLIQUES DE TRÈVES

GRANDS CRUS DE BORDEAUX (Mise du Château)
BOURGOGNES — CHAMPAGNES

S'adresser à l'ÉCONOME DU CASINO

ou directement à la COMMISSION DES VINS.

QUELQUES CRUS RECOMMANDÉS:

Médoc 1900.....	la bouteille fr.	1.15
Margaux 1897.....	”	2.00
Moulin-à-vent 1900.....	”	1.75
Hermitage 1899.....	”	3.75
Périnet & fils 1895..	”	10.25
en paniers pris à Reims, 7 fr.		
Georges Goulet 1900.....	”	11.25
Wormeldange A 1904.....	”	1.15
Piesporter 1904.....	”	2.10
König Johannberger 1904....	”	3.00

Envoi sur demande du catalogue complet.